

d'Hor., Sat. 2, 8, 30, sur le modèle gr. ἔγευστος ; *ingus-tābilis* (Plin.) ; *regustō*, M. L. 7179 a.

Le substantif *gustus*, avec son vocalisme radical suprenant à degré zéro (le même que dans *portus*), a des correspondants exacts en celtique : irl. *gus* « valeur, force », et en germanique : got. *kustus* « *doxan*, essai », etc. — Le verbe dérivé v. h. a. *kostōn* « goûter », qui est limité au germanique occidental, a subi l'influence de *gustare*. Il serait imprudent de partir d'un type ancien **gustā* dont sortiraient les deux formes. Irl. *-gūsiu* « je souhaite » est un dérivé différent.

Le fait qu'on n'a en latin que des présents dérivés *dēgunō* (sans doute *dēgūnō*) et *gustō* n'est pas fortuit. Sans doute gr. γεύειν « je goûte » et got. *kiusa* « je choisis » semblent indiquer un présent thématique **geuse-*. Mais le fait que le sanskrit a seulement *jusāte* « il jouit de » et irlandais *do-goa* « il choisit » indique qu'il y a eu substitution — ordinaire en germanique, fréquente en grec — d'un présent thématique à un ancien présent athématique ; c'est ce que confirme v. lat. *dēgunō*. Le vocalisme de lat. *gustus* et got. *kustus* dans un thème en *-teu- doit provenir de formes verbales à radical de la forme **gus-*.

La racine signifiait « éprouver » et, en particulier, « goûter à » et « apprécier, aimer ». Il y a eu un causatif-itératif skr. *जोग्याते* « il prend plaisir à » et got. *kausjan* « choisir » (le causatif germanique a été emprunté à la fois en roman : fr. *choisir*, et en slave : v. sl. *kusiti* « goûter »). Pour le sens, on notera v. perse *daustā* « ami », av. *zaōsā* « agrément » et alb. *dēsa* « j'aimais ».

gutta, -ae f. : goutte et « tache en forme de goutte », « suc, larme » et « myrrhe » = gr. σταχτή (Ital.) ; par extension « petite partie ». Au pluriel *guttas* : « gouttes », ornement d'architecture, en forme de gouttes de pluie. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3928. Irl. *goit*.

Dérivés : *guttō*, -ās (et *guttō*, -is, *guttū*), conservé dans les gloses, « goutter, dégoutter » ; *guttātus* : taillé, moucheté ; *guttula*, *guttāim*. Cf. aussi M. L. 3929, **guttārō* « goutter » ; 2831, *éguttāre*.

Forme expressive à consonne intérieure géménée. Le *u* peut être issu d'une voyelle très réduite après un *g* ; alors on rapprocherait arm. *ka'tn* « goutte ».

guttur, -uris n. (masculin dans Plt. et dans la langue vulgaire, cf. Au. 304, cité s. u. *gula*, et Non. 207, 16) : gosier, gorge ; même sens que *gula* ; cf. *laqueo* *gulum*

fregerē de Sall., Cat. 55, 5, et *parentis olim si quis imp manu senile guttur fregerit*, d'Hor., Epop. 3, 1. Ancien usuel. M. L. 3930 ; B. W. *goitre*.

Dérivés : *guttūrōsus* : goitreux, le goitre se disant *tumidum guttur*, cf. Juv. 13, 162 ; et Plin. 11, 173. *guttūrōna* : tumoris inflatio, CGL V 601, 5. M. L. 3930 a.

Mot expressif, d'origine obscure. Cf. peut-être *hūtār*, *kuitan* « cou ».

gutturnium (*guturnium*, *guturnum*, Gloss.) : *uas quo aqua in manus datur, ab eo quod propter oris angustias guttatum fluat*, P. F. 87, 28. V. *cuturnium* ; et **gutturnia*, s. u. *glutus*.

guttus (*gūtus*), -I m. : *qui uinum dabant ut ministrarent, a guttis guttum appellarunt*, Varr., L. L. 124. Vase à col très étroit. Peut-être emprunt au grec **κύθος* déformé par l'étymologie populaire ou venu par l'étrusque. M. L. 3913. Cf. le précédent.

***gutuater**, -tri m. : prêtre gaulois (Inscr.). Mot celtique.

gymnasium, -I n. : gymnase. Emprunt au gr. γυμνασίον, ancien (Plt.), usuel. Mais tous les dérivés sont de type grec.

gynaecēum, -I n. : gynécée. Dugr. γυναῖκειον. A basse époque, *gynaeciālis*, -ciārius ; v. Thes. s. u.

gypsum, -I n. (et *gypsum*) : gypse. Emprunt au gr. γύψος, latinisé, d'où *gypseus* ; *gypso*, -as (et *prae*, *gypso*) ; *gypsātus*, -psārius. M. L. 3936.

gýrus (*gū*, *gýrus*), -I m. : cercle, rond, circuit ; vol. Termes techniques emprunté au gr. γύρος par les drisseurs de chevaux ; cf. Vg., G. 3, 115, *frena Pelethron Lapiithae gyrosque dedere* ; employé métaphoriquement par Cic., De Or. 3, 70; Off. 1, 90 ; par les poètes pour remplacer les formes de *circulus* exclues de l'hexamètre latinisé ; de là *gýratus* (gr.) (Pline) et, à partir d'Italia, *gýrō*, -ās « tourner » et « faire tourner en rond » ; *regyrō* « retourner » (Flor.) et des expressions adverbiales comme *pergyrum*, *ingýrō* = *circum*. Tous deux sont passés dans les langues romanes. M. L. 3938, *gyro* et **giurus* ; 3937, *gyrāre* ; B. W. *virer*. Dans la langue d'Église : *gyrouagus* (Bened. reg.).

Sur le contrépel *goerus*, v. Niedermann, cité sous *lagōna*.

H

ha (??) : exclamation. Forme très rare et tardive, qui n'est sans doute qu'une graphie incorrecte de *a(h)*.

haba : v. *faba*.

habēnae : v. *habeō*.

habēō, -ēs, -ul, -itum, -ēre : transitif et absolu « tenir » et « se tenir » ; puis « posséder, occuper » et finalement « avoir ». Sur cette évolution qu'on retrouve dans plusieurs langues, et notamment dans le gr. ἔχω, v. Milliet, *Le développement du verbe « avoir »*, dans ANTIΔΟΠΟΝ, Festscr. J. Wackenagel, 9-13. L'emploi absolu est bien attesté, cf. Plt., Men. 69, *ille geminus qui Syracusis habet* en face de Enn., Trag. 294, *qua Corinthus arcem altam habetis* ; mais dans ce sens *habēre* tend à être remplacé par le fréquentatif *habitō*, déjà dans Naevius (d'où dérivent *habitatiō*, M. L. 3962-3963 ; *habitātor*, *habitābilis*, *habitāculum*, M. L. 3961) ; *habitārium* et ad., co., in., *post-habitō*. Le sens de « tenir » apparaît dans les expressions *habēre comitia, contiōnem, tēndūm* (sens italien et resté très classique) ; cf. osq. *comono no hipid* « comitia ne habērunt » ; *hoc habet* « il en tient », dans l'emploi de [sē] *habēre* avec un adverbe *benē*, *male*, e. g. Dolab. ap. Cic., Fam. 9, 9, 1 : *Tullia nostra recte ualeat; Terentia minus belle habuit* ; c'est ce sens de [sē] *tenir* qui explique *habitūs*, -ūs m. « maintien » (cf. gr. ἔχειν), repris par le fr. *habit*, *irl. aibit*, et ses dérivés : *habitūdō* (= ὔχειν, rare, mais déjà dans Térence), M. L. 3964 ; *habitōr* « avoir telle manière d'être » (Cael. Aur.), et l'adjectif de la langue grammaticale *habitūtis* (Char.) s'appliquant aux verbes indiquant l'état ; *habilis* « qui tient bien, bien en main », *h. enīs*, *galea*, *arcus* ; *habilis ad* bien adapté à » (cf. aptus) ; M. L. 3960, et *habitātis, inhabilis, habēna f.*, substantif en -no-. (cf. *fe-num*) « courroie qui sert à tenir, jugulaire » et au pluriel « rēnes [qu'on tient en main] » ; demeuré en celtique : *irl. abann*, *gall. aifwyn* ; diminutif *habēnula* « petite languette de chair » ; dans les composés *abhibēō*, *λ. λ. Plt.*, joint à *abstō*, Tri. 265 ; *abhibēō* « appliquer à (sens physique et moral), tenir contre » ; *abhibitō* (tardif) ; *cohibēō* « tenir ensemble, contenir » ; *cohibilis* et *incohibilis*, *biliter* ; *cohibitō* (tardif) ; *diribēō* « écartez l'un de l'autre, trier (les bulletins de vote) » ; *diribitō* ; *exhibēō* « produire en dehors », *exhibitō*, -tor, -tōrius (tardif) ; *inhibēō* « maintenir dans », d'où « arrêter » ; *inhibitō* (Cic.), et « infliger (un châtiment) ; exercer sur quelqu'un une autorité », cf. *bēyo* ; *perhibēō* : 1^o fournir, *p. testimoniūm, operam* ; 2^o répandre un bruit, *u. perhibēni* (= *ut ferunt*) et finalement « nommer, désigner » ; *prohibēō* (osq. *pruhipid* « prohibuerit ») (prōbēō, Lucr. 1, 977 ; 3, 864, d'après *praebeō*) « tenir à l'écart », « empêcher » et *prohibitō*, -tor (tardif), -tōrius ; *redhibēō* « [faire] reprendre » ; *redhibitō* (terme de droit), -tor, -tōrius ; *dēbēō* « tenir de quel-

qu'un », de là « devoir » (v. ce mot et cf. M. L. 2490, 2492, 2493), refait en bas latin en *dēhabēō* « avoir en moins » ; *praebeō* (ombr. *prehabia*, *prehobia* « *prae-hibeat* ») « présenter » et « fournir » (sē *praebeō* « se présenter, se montrer »), cf. *praebinda*, **probenda*, M. L. 6708 (le brit. *prounder* semble provenir du fr. *provenir*) ; *antehabēō*, *posthabēō* faire passer avant, après, et, à date tardive, *subter*, *superhabēō* (Apul., Celse). Cf. encore la construction avec deux accusatifs : *habēre aliquem sollicitum* « tenir quelqu'un dans l'inquiétude » ; puis *habēre deōs aeternōs ac bēatōs* « tenir les dieux pour éternels et bienheureux » : de là, au passif, *habeō* « je suis tenu, je passe pour » (cf. *perhibē*, -ri) et la construction avec un adverbe : *unum hoc sic habeto* ; cf. Thes. VI 3, 2443, 51 sqq. Du sens de « tenir » on passe à celui de « posséder », employé aussi, absolument, e. g. Plt., Rud. 1321, *peſſumūm̄ ſhabuſſi et nīl habēre* (d'où *habentia f.* « avoir, bien ») ; *λ. de Claud. Quadrig.* ; *habet in cornu, longi fuge* ; et, dans un sens plus vague encore, Cic., Brut. 161, *quattuor et trīginta tun habebat* (= *nātūs erat* annos). — Ces emplois ont pu mener au sens impersonnel de « il y a », que le verbe a pris à basse époque, e. g. Anthimus, De obseru. cib. 33, *auis, quae dicitur auetarda, bona est, sed puto hic non habere* (mais je pense qu'il n'y en a pas chez nous) ; Peregr. Aeth. 23, 2, *inde ad sanctam Teclam habebat de ciuitate forsitan mille quingentos passus*, cf. Lōfstedt, *Komment.*, p. 43 ; Thes. VI 3, 2461, 78 sqq. — *Habēō* a servi encore à former de nombreuses locutions verbales ; cf. *h. initium, finem* (classique) ; *h. rigōrem*, Chir. 326 ; *h. cupiscentiam*, Peregr. Aeth. 5, 7 ; *h. famem*, v. Lōfstedt, *Komment.*, p. 147.

Habēō, comme gr. ἔχω (et peut-être à son imitation), peut être suivi d'un infinitif, Cic., Att. 2, 22, 6, *de republīcā nīl habēō ad te scribere*, dans le sens de « avoir à, pouvoir », construction qui a impliqué rapidement une idée d'obligation, qu'on sent déjà dans Varron, R. R. 1, 1, 2, *rogas ut id mihi habeam curare* ; de là chez les écrivains ecclésiastiques l'emploi de *habēre = dēbēre* ou *perēbēre*, par exemple : Tert., Apol. 37, *si inimico iubēmur diligere, quem habemus odisse?* ; adu. Marc. 4, 40, *ouis ad uictimam duci habens*, qui est à l'origine de futur roman. V. Thes. VI 3, 2452, 65-2458, 82.

D'emplois avec le participe passé pour exprimer le parfait tels que *domitāz habēre libidinē*, Cic., De Or. 1, 43, 194, « tenir domptées ses passions », on est arrivé à des locutions telles que *compertum ego habēō*, Sall., Cat. 58, 1 ; *quod me hortaris ut absoluum, habēo absolūtū suauē...* ἔχω ad Caesarem, Cic., ad Q. fr. 3, 9, 6, où la périphrase ne diffère guère du parfait *comperi, absolūtū*, et qui acheminent *habēō* vers le rôle d'auxiliaire ; v. Thea. 2455, 65 avec bibliographie. — Usité

publicae haruspices consulū, cum eo qui responderit, capit punitur.

Le premier terme du composé *haruspex* est expliqué comme un mot signifiant « boyau », à rapprocher peut-être de *hernia*, *hīra*; cf. v. *isl. gorn* (pluriel *garnar*) « intestin » et v. *h. a. garn* *fil*, lit. *žárna* « intestin », alb. *zore* « intestin », gr. *χορδή* « boyau », skr. *hīrd* « veine », *hīraḥ* « lien, ceinture ». Le mot *harioī* en serait un dérivé, direct ou indirect, avec le suffixe *-lo-* qu'on a dans *figulus*, par exemple. — L'étymologie proposée par Alfred Boissier, MSL XI 330 et XII 35, qui expliquait *haru-* par l'assyrien *har-* « foie », longtemps abandonnée, a retrouvé des partisans à cause des ressemblances entre l'haruspicie étrusque et l'haruspicie babylonienne ; cf. J. Nougayrol, Bull. Acad. Inscr. et Belles-Lettres, 1955, p. 509 sqq. *Haruspex* serait un composé hybride étrusco-latine (?) .

hasta (*asta*, Inscr.), -ae f. : 1^o lance, pique = ἤγρος 2^o tout objet en forme de lance. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 4072.

Dérivés et composés : *hastula*, M. L. 4073 et 4073 a, *hastula régia*, nom latin de l' « asphodèle » ; *hastatus* : -i dicti qui primi hastis pugnabant, Varr., L. L. 5, 89, d'où *hastō*, -ās (Frontin) ; *hastile* n. « bois de la lance », M. L. 4072 a ; *hastiliāris* ; *hastarius* (*hastiā-*) ; *hastifer* (Inscr. = ἀλυπήρος). Le germanique a emprunté (*h*)*asta* : v. *h. a. ast*; (*h*)*astula*, v. angl. *aestel*; l'irl. a *eastel*.

La lance est le symbole de la propriété quiritaire : aussi on en plantait une devant le lieu où se faisait la vente des biens des débiteurs du trésor public : de là l'expression *sub hasta uēnire*; *hastarius praetor*, *hastarium* « ubi uenduntur bona proscriptorum ». De *sub hasta* la langue juridique a même dérivé *subhastō*, -ās « vendre à l'encan », *subhastarius*, *subhastatiō*.

L'ombrrien a, avec vocalisme *o*, *hostatu* « *hastatōs* », *anhostatu*, *anostatu* « nōn *hastatōs* »; l'irlandais a *gat* « verge » (à côté de *gas* « tige qui pousse ») et le gotique *gaids* « aiguillon », le vieux saxon *gard* « bâton ». Il résulte de là que le *-st-* de *hasta* reposeraient sur *-dzh-, passé à *-s-, d'où *-st-*, et que l'a latin et irlandais représenterait une voyelle réduite en face de l'o ombrrien ou un vocalisme « populaire »; l'a germanique est ambigu. Le rapport avec v. sl. *gvozd'* « clou » serait plus douteux, à cause du -o- slave.

haud (*haut*, *hau*) : négation intensive, ce qui en exalte l'emploi dans la langue familiale et dans la conversation et la fréquence dans les litotes : *haud facile*, *hau longē* (= *propē*), *haud sānē commodū* (= *pericūlūm*), *hominēm haud impūrūm* (= *h. ualde laudūm*), *haud mediocris uir*, etc.; *haud unquam*, *haud quāquam* (où la valeur intensive de *haud* est corroborée par l'emploi de *nē* avec *ē* dans *nēquāquam*); *hau sciō*, *haud sciō*; *haud dum* (qui ne semble pas attesté en dehors de Tite-Live et de Sil. Ital.).

Haud semble être la forme syncopée d'un ancien mot autonome, comme *hilum*, etc. (on en rapproche le substantif irlandais *gau* « mensonge, tromperie »; cf. Thurneyssen, IF 21 179), qui primitivement se serait ajouté à la négation pour la renforcer (cf. Plt., Ba. 1037, *neque ego hau committam ut...*), puis, finalement, aurait pris

la valeur négative comme fr. *pas*, *point*, *rien*. L'emploi en est limité ; il est fréquent chez les auteurs anciens mais devient de plus en plus rare à mesure que l'usage s'approche de la période classique ; César en a un exemple ; Cicéron s'en sert surtout dans des formules toutes faites (cf. toutefois Cat. Mai. 23, 82, où *hāud* a une valeur emphatique) ; Horace, qui l'emploie dans les Satires et dans les Épîtres, l'évite dans les Odes, Marouzeau, MSL 20, 83. Pourtant, cette forme de négation est bannie de la langue populaire (Vitrue, Pitrone) ; cf. Wackernagel, *Vorles.* II 256 et Thes. L. VI 3, 2558, 76 sqq. Non représenté dans les langues romanes.

La négation est, on le sait, sujette à se renouveler pour le besoin de l'expression (cf. gr. *oū*, arm. *oč*, aussi nouveaux). Sur l'origine de formes de ce genre, si l'histoire n'en est pas fournie par des textes, il est difficile de faire des hypothèses précises.

hauriō, -is, *hausi*, *haustum* (et aussi, à l'époque impériale, *hausus*, *hausurum*, par exemple dans Vg., Ae. 383, sans doute d'après *haesi*, *haesum* ; et même *hauriū*, *hauriū* dans Varr. d'après Prisc. GLK II, 540, 3, *hauriūm*, *hauriūrūm* dans Apulée), *haurire* : puise, h. *aquam ex puto*, sens physique et moral : *omnia dix hausta e fonte naturae*, Cic., Fin. 1, 21, 71; par suite « vider », Vg., Ae. 1, 738, *ille impiger haustū | spumam pateram*; et « avaler d'un trait, engloutir », d'où « dévorer, consumer », e. g. Col. 8, 17, 11, *qui dentibus carent, aut lambunt cibos aut integros hauriūt*; Sil. 3, 654, *nos tellus hauriūt*; Tac., H. 4, 60, *cunctos incendium hauriūt*; métaphoriquement, *haurire oculis*, *auribus*, d'où *h. animō*.

Par analogie, *haurire* s'emploie avec le sens de *fodere*, *effodere* « creuser, percer », ainsi Ov., M. 11, 187 *humum | effodit... terraque immurmurat haustus*; par suite *haurire laius*. Ancien, usuel. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 4082 (*horiē*).

Dérivés et composés : *haustus*, -ūs m. : action de puiser ; trait (boire d'un trait); *haustor*, -ōris m. (rare, époque impériale) : celui qui puise; *haustū*; (*haustum*, -ī : v. plus bas ; et *hauriō*, -tor, -tōrūm (Ital.) = ἀντλητός, M. L. 4093; *dehauriō*, *de(h)oriō* : v. plus bas; *exhauriō* : épouser (sens physique et moral); *in-exhaustus* (Vg. ; = ἀνέξαντλητος); *perhauriō* (rare; Plt., Tert.).

On trouve dans Caton, Agr. 66, 2, l'impératif du composé sous la forme *deorito*; d'autre part, l'infinitif sarde *orire* suppose une forme latine sans diphthongue. Le dérivé *haustum* « machine à puiser de l'eau » est attesté sans *h* initial dans les manuscrits de Lucrèce 5, 516; de même, le manuscrit C de Plaute a *peraurienda* Mil. 34 (*peraudienda* cett.). — Il est difficile de dire quelle est la forme authentique du verbe : *hauriō*, **auriō* ou **oriō*. Il faut noter, à propos de cette dernière, que la tradition manuscrite de Caton n'a guère d'autorité, étant donné sa date récente, et que la forme sarde peut représenter une prononciation dialectale (le dialecte du Frioul a *uri*, *uri*).

Le rapprochement avec gr. *oō* « je puise » (à côté de ἀποτίνει : *κρέπηρα*, *πύρωστης* « papillon qui se brûle à la lumière »; trace de l's intérieur dans l'h attesté par καθάρει : ἀποτίνει Hés.; l'esprit doux de *oō* n'est

donné pas attique) et avec v. isl. *ausa* « puiser », *austrum* « acte de puiser » est séduisant ; le *h* serait une addition secondaire, comme dans *hālare*; mais on ne saurait voir dans la forme *austrum* des manuscrits de Lucrèce une survivance de la forme ancienne et cette graphie est sans doute fautive. V. Frisk, sous *oō*.

hebdomada, -ae (eb-) f. : semaine. Doublet populaire de *hebdomas*, attesté depuis Aulu-Gelle, fréquent dans la langue de l'Église, fait sur l'accusatif grec ἑβδομάδα (cf. *absida*, *lampada*, etc.); Isid. 5, 32. M. L. 4090; *hebdomadūris*, cf. *septimānāris*; *hebdomadālis*.

hebēō, -ēs, -ēre : être émoussé, obtus (sens physique et moral). Ne semble pas attesté avant l'époque impériale ; mais *hebes* est déjà dans Enn. et Plt.; *hebescō* dans Cic.

Formes nominales et dérivés : *hebes*, -ētis (accusatif *hebem* dans Ennius, A. 426, et Caecilius d'après Charisius, GLK I 132, 6, cf. *quietem et requiem*; *hērem* et *hēredēm*; *mānsuem*, *mānsuētēm*) : émoussé (s'oppose à *acutus*, s'emploie au physique comme au moral; cf. gr. *ἀκελλός* opposé à *ἀκύν*); *hebescō*, -is (class.); *hebēō*, -ās, d'où *hebetātō* (époque impériale), *hebetātūs*, -ūs et l'adjectif *hebetus* (Gl.); *hebetātīs* (Plin.); *hebēscō* (époque impériale); *hebetūdō* (Macr., St Aug.); *hebētūs*; *hebefaciō* (bas latin).

Aucun rapprochement sûr. En latin, l'adjectif apparaît antérieurement aux verbes, qui en sont peut-être des dérivés secondaires (cf. toutefois *teres* et *terō*). Le sens technique fait penser à un emprunt.

hedera, -ae f. (*edera* dans P. F. 72, 23, mais *hedera*, 89, 16) : lierre. Ancien. Panroman. M. L. 4092 ; et celtique : *irl. eden*. Semble avoir été rattaché à **hēndō* (cf. *prachēndō*) par les anciens; cf. P. F. 72, 23, *ederam flaminī Diali neque tangere, neque nominare fas est, quod edera uincit (de uincio) ad quodcumque se applicat*. V. André, *Lex. s. u.*

Dérivés et composés : *hederāceus* (all. *Hederich*); *hederātūs* (Tert.) « couronné de lierre »; *hederōsūs*; *hederīger* (Cat. = *κυρωτόρος*).

Aucun rapprochement clair; la forme du mot est incertaine, *hedera* ou *edera*; toutefois, les transcriptions grecques ont toujours un ē-, avec esprit rude.

hei : autre forme de *ei*, employée surtout pour marquer la peine, la douleur. Cf. *hei* et *eiūlō*. Cf. aussi *heia*.

heleia (*hal-*), -ae f. : corde, trait; *helciāris* « haleur », et M. L. 4099, *helciāria*; *heliūm*, -ī : collier du haleur (Apul.). Hybrides dérivés de *Exoxa*.

helix, -ieis f. : 1^o sorte de lierre ou d'osier ; 2^o hélice. Emprunt savant au gr. ἀλεξ : *Exoxa* (Plin., Vitr.); demeuré en prov. *euse*, M. L. 4100, et en celt. (écos.) : *eiliq* « lierre ».

helluor (*heluor*, *ell-*), -āris, -ātūs, -ātūs sum, -āri : se gorger de, engloutir, dévorer. A peu près uniquement dans Cicéron.

Dérivés : *hel(l)uō*, -ōnis m. : glouton, qui dévore (Tér., Cic.); cf. P. F. 88, 15, *heluo dictus [est] immoderate bona sua consumens, ab eluendo : cui aspiratur, ut aiūdātis magis exprobretur ; fit enim uox incitator* (étymologie fantaisiste); *hel(l)uatiō* f. : gloutonnerie.

Terme d'injure à consonne géminée caractéristique, que Cicéron joint à *gurges*; cf. Pis. 17, 41, *ille gurges atque helluo, natus abdomini suo*; Dom. 47, 124, *ille gurges helluatus tecum simul rei publicae sanguine*. A peu près inconnu de la langue impériale. Un participe *helluabundi* : *multum bibentes, ebriosi* est dans CGL V 207, 11.

Mot expressif, d'origine inconnue.

heluella, -ae f. : petit légume, petit chou ; et « helvelles ». Cf. Cic., Fam. 7, 26, 2, *fungos, heluellas, herbas omnes ita conditū, ut nil possit esse suauius*; la glose de P. F. 91, 28, *heluella* : *olera minuta*, semble considérer le mot comme un pluriel neutre. *Heluella* semble le diminutif de *heluola*, glosé *λαχνώπικα* dans le Gloss. de Philoxène.

Sans doute diminutif de *heluus*; cf. fr. « la verduresse ». Mot rare.

heluus, -a, -um : *heluacea genus ornamenti Lydiī, dictum a colore boum, qui est inter rufum et album, appellaturque heluus*, P. F. 98, 18. Attesté en outre dans Varr., R. R. 2, 5, 8. Outre *heluaceus* existent les adjectifs dérivés *heluīus* (*Helius*, osq. *Heleiīs*, pél. *heleūis*), *heluācūs* (-cius, -ceus), *heluēlōs* (*heluolus*), *heluīnūs* « jaunâtre », qui s'appliquent à une sorte de vigne et au vin qu'on en tire; *heluidus*, Isid. 19, 28, 7. Tout ce groupe de mots appartient à la langue rustique. Cf. sans doute *heluella*. Sur *heluennāca uītis*, v. André, REL XXX, 1952, 130.

Heluus est peut-être conservé dans le port. *relva* « gazon » qu'on explique par **helua*, M. L. 4103 ; et en germanique : v. *h. a. ēlo*, etc.

L'e devant -lu- suppose qu'il faut partir de **ghelwo*, non de **ghelvo*; en lituanien, les adjectifs en -swas indiquent une « tête de « tirant sur » : *geisvus* « tirant sur le jaune », *zalsvus* « tirant sur le vert » (v. Leskien, *Bild. d. Nom. im Lit.*, p. 195); cette valeur du suffixe rend compte de l'emploi de *heluus*. Cf. toutefois lit. *īželvās*. Pour l'étymologie, v. *holus*. V. aussi *galbus*, *giluus* et *flāvus*, *fuluus*; et pour le suffixe, *rāvus*, etc.

hem : *hein?* Exclamation, marquant surtout l'interrogation. Cf. *ehem*, qui sert à exprimer l'étonnement.

hēmīcārānia, -ae f., *hēmīcārānum* n. : emprunt au gr. ἡμίκαράνια « moitié de la tête », spécialisé dans le sens de « douleur affectant un côté de la tête, migraine ». Formes populaires : *ēmigrānūm*, *migrānūm*. M. L. 4104.

hēpar, -atis (-aris, tardif) n. : foie. Emprunt de la langue médicale au gr. ἡπαρ; d'où *hēpatīriūs* (Plt.). Peu représenté dans les langues romanes, v. M. L. 4108.

hēr : v. *ēr*.

herba, -ae f. : herbe. S'emploie au singulier et au pluriel; se dit de la jeune pousse : *adhuc tua messis in herba est*, Ov., H. 17, 263; des mauvaises herbes, Vg., G. 1, 69, *officiant laetiis ne frugibus herbae*; des simples. Souvent accompagné d'un nom au génitif ou d'un adjectif qui précise le sens : *h. admīrābili*, *asīnāri*, *dentāri*, *Herculis, herclānia*, *lactāria*, *Mercuriālis, montāna*, *phoenicia*, *Sabīna*, *salūtāris*, *sanguināria*, etc.; v. André, s. u. — Sur le sens de *herbam dare*, v. P. F. 88, 10 L. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4109; celtique : *irl. oiriber* « *herbārium* ».

Dérivés et composés : *herbula* (et *herbulatus*, M. L. 4110) ; *herbuscula* (tardif, Mart. Cap., formé d'après *(h)olusculum*) : herbette ; *herbaceus*, *herbeus* : [couleur] d'herbe ; *herbans* ou *herbēns* (Apul.) : herbeux ; *herbāria*, -ae f. : botanique ; -ium : herbier ; -ius : herboriste ; *herbāticus* (tardif), cf. *aquaticus*, etc. : herbivore ; *herbescō*, -is et *ob-herbescō* : devenir herbu ; *herbīdus* ; *herbīdo*, -ās (tardif) : rendre vert ; *herbīlis anser* : *herba pastus qui gracilior est quam frumento altus*, P. F. 89, 20 (cf. *altīlis*, *farīlis*) ; *herbōsus* : herbeux et « couleur d'herbe », M. L. 4111 ; *herbāgo* : « τοταρογενέτων » (Diosc.) ; *herbāns* (Inscr.) ; *herbītum*, -ium (l. *herbētum*?) ; *locus in quo herbae nascuntur* (Gloss.) ; *exherbō* : désherber (Colum.), M. L. 3012. — Composés artificiels et poétiques : *herbifer*, -gradus, -potēns (cf. le type grec *πονηρός*).

Aucun rapprochement connu. Sans doute survivance d'un mot rural prélatin.

herciseō, heretum : v. *erciscō*.

hercē : juron familier, particulier aux hommes. Avec *mē* : *mehercē*, à côté de *mehercūlēs*, forme plus pleine, reformée sur le nom proprement latin *Hercūlēs*. Peut-être survivance de l'étrusque *hercē*. Certains y voient le vocatif d'un thème en *-o*, **Herclo*-, qui apparaît dans le vestinien *Herclo*, CIL I² 394, et le datif osque *He-reklūi*?

hērēs, -ēdis (accusatif *hērem* dans Naevius cité par Non. 86, 33 ; cf. *hebēm* ; la forme se retrouve en roman, et fr. *hoir* repose sur *hērem*) : d'abord seulement masculin (l'enfant mâle seul pouvant hériter à l'origine), puis de genre commun à l'époque impériale, *secundus*, *secunda hērēs* : héritier légal.

Malgré Festus, qui enseigne que *heres apud antīquos pro domīno ponebatur*, P. F. 88, 28, le sens ancien du mot est bien « héritier » : c'est par plaisanterie que Plaute l'emploie pour « propriétaire », Men. 477 et 493. De même, c'est par extension de sens que *hērēdūm* a signifié « petit domaine rural » : c'est d'abord la part minimum inaliénable qui doit revenir à l'héritier ; cf. Varr., R. R. 1, 10, 2, *bīo iugera quod a Romulo prīmū diuīsa dicebantur uīritūm, quae hērēdēm sequentur, hērēdūm appellāunt* ; de là le sens de *praeūdūm parvolum* que lui donne P. F. 89, 1, cf. Plin. 10, 50, in *XII Tabūlis legūm nostrārum nusquam nominātū uilla, semper in significatione ex hortūs, in hortī nero hērēdūm*.

Autres dérivés et composés : *hērēdītās* : héritage (sens abstrait et concret) ; *hērēdītārius* ; *hērēdīlōm* : petit héritage (Colum.) ; *hērēdīpēta* (Pétron.) ; *cohērēs*, -ēdis (Cic.) ; *cohērēdūm* (tardif) ; *exhērēs* « déshérité » ; *exhērēdō*, -ās (classique, dérivés d'époque impériale) ; *ex-in-hērēdīō* (tardifs) ; *prō-*, *sub-hērēs*, termes de droit, rares et tardifs.

Il n'y a pas de verbe « hériter » en latin classique ; *hērēdīō*, -ās n'apparaît que dans la langue de l'Église (*hērēdīfīō* dans Irénée), sans doute pour traduire *χαριτόω*, *χαριτούτεω* ; et pour « déshériter » Plaute dit *exhērēdēm facere* ; mais Cicéron a *exhērēdō*. Terme de droit, ancien, usuel. Les langues romanes ont conservé *hērēs*, M. L. 4115 ; *hērēdītās*, 4113 ; *hērēdītārius*, 4114 ; *exhērēdāre*, 3012 a. Le britt. *ær*, *her* est un mot savant.

Etant donné que l'irlandais a *orbe* et le gothique *arbi*

« héritage » en face de lat. *orbus*, il est naturel de rapprocher lat. *hērēs* de gr. *χηρός* « dépouillé » ; plus précisément, on a même rapproché gr. *χηρωστής* « collatéral qui hérite à défaut d'un proche parent ». Les hypothèses qui ont été proposées sur la formation de *hērēs* et de *χηρωστής* sont incertaines.

heri adv. : hier (doublet *heri* avec *i* dans Tér., Eu. 169) ; *heri minas uiginti pro ambobus dedi* sén. (iamb.). La forme normale est *hērt*, devenu *here* ; cf. Quint. 1, 7 ; 1, 7, 22 ; P. F. 22, 23 ; l'i est la désinence du locatif, comme dans gr. *clēt* en face de *clētē* ; l'i de *heri*, sans autre exemple, est analogique des autres locatifs du thème consonantiques du type *rūri*, *tempēri*, *Carthāgi*ni. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4115 a ; B. W. s. u.

Dérivé : *hesternus*, formé comme *aeternus*, *sempernus*, et *hodiernus*, *nocturnus*, *diurnus* et, tardif, *moernus*. Substantif : *hesterna* scil. *diēs* (Ital., etc.)

L'indo-européen, qui n'a pas d'adverbier commun pour « demain » (v. *crās*), en avait un pour « hier ». L'initial comporte des alternances de forme du groupe initial comme *humus* : gr. *χθές*, *ἔχθες*, *ιρλ. in-dhē*, gall. *deg* des formes à -y- en indo-iranien : skr. *hyāh*, av. *γν* persan *di*, et des formes simples : lat. *heri*, de **ghes-* v. h. a. *gestaron*, sans doute aussi *abl. dje*.

La formation de l'adjectif est à rapprocher de la forme germanique : v. h. a. *gestaron*, v. angl. *geastr*. En latin, le type a servi largement dans les adjectifs indiquant le temps.

**heriēs*, -ēl f. : volonté. Figure dans une sorte de litanie que nous a transmise Aulu-Gelle 13, 23, 2, *Luam Saturni, Salaciam Neptuni, Horam Quirini, t̄ Virites Quirini, Maiam Volcani, Heriem Iunonis, Moles Martis Neriensem Martis*, où *Heriem Iunonis* semble équivaloir à *nūmen Iūnōnis*. A rapprocher peut-être la fin de vers d'Ennius, A. 104, *Neriensem Mauortis et Herem* (*Herem* coni. Meursius : *hercēlēm*, *erdem* codd.), où il faut sans doute lire *heriem* dissyllabique avec première syllabe longue « par position » (du reste, toute la prosodie de ce passage est très trouble ; cf. les réflexions d'Aulu-Gelle sur la scansion de *Neriensem*). Cf. aussi la glose de P. F. 89, 6, *herem Marteām antiqui accepta hereditate colebant, quae a nomine appellatur herēdum, et esse una ex Martis comitibus putabatur*, où *herem Marteām* est comparable à *Heriem Iunonis* et identique à l'expression rétablie par conjecture dans le fragment d'Ennius et où, par conséquent, il faut peut-être lire *heriēm*. Le nom, sans doute dialectal, a disparu en latin et ne s'est maintenu que dans des formules rituelles obscures et corrompues ; mais la racine se retrouve dans le caatif *hōrōr*, *hōrōr*, proprement « faire vouloir », et elle est bien représentée en osco-ombrien ; cf. osq. *heriam* « uim » (Buck), « delectum » (Vetter) ; v. *hōrōr*.

hērēna n. pl. ou f. sg. ? : mot marse d'après l'ahragé de Festus, 89, 24. *Hernici dicti a saxis quae Marsi hērēna dicunt* ; cf. Serv., A. 7, 684.

On a rapproché av. *zar̄s̄ta-* « pierre ». Peut-être mot indigène.

hērēnia, -ae (d'après les langues romanes ; graphie *hērēnia*, *hērēna* dans les Gloss., cf. le jeu de mots du Ca-

lalépton 12, 8) f. : hernie (v. fr. *hargne*, *hergne*). M. L. 1116.

Dérivés : *hērēnōsus* ; *hērēniacus*, CIL XII 5695 (cf. *coeliacus*).

Rare, non attesté directement avant Celse et Marcial ; le terme proprement latin est *rāmēs*, *rāmītōsus*.

Cf. *haru-spezi*?

hērēpēta, -ae f. : herpès. Forme populaire, latinisée et faite sur l'accusatif de gr. *ἔρπης* (cf. *lampada*), à côté de la transcription savante *herpēs*.

herus : v. *erūs*.

hētta, -ae : *res minimi pretii...* *Alii pusulam dixerunt esse quae in coquendo pane solet adsurgere, a qua accipi rem nullius pretii cum dicimus : non hētta te facio*, P. F. 88, 24. Sans autre exemple. Mot populaire à consonne géménée expressive. Les gloses ont la forme *hētta*, expliquée, d'après Festus, par *ὑμὴν πόλας, membranum in carne : πλυντῆς ἀπρού*. Peut-être simplement le gr. *ἵττα* (comme fr. *iotā*) ; cf. Niedermann, *Gnomon*, 3, 1927, p. 354.

heu : hélas, interjection servant surtout à marquer la douleur. Accompagné souvent d'un accusatif : *heu me miserūm*. Ancien, usuel et classique. Cf. (h)e*i* et *heu*. M. L. 4122.

heus : *hōla*, *hō*, *hēl* ! Exclamation servant à appeler ou à interroger. Accompagne souvent un vocatif. Ancien, usuel. Cf. *eho*.

hēbēnus : v. *hiems*.

hibiscum (-*cus* f., *ibiscus*, *ebiscus*) ; -ēl n. : sorte de mauve (Vg., Buc.). La forme neutre semble la plus ancienne, cf. Thes. s. u. Le gr. *ἴστανος* (Diosc.) doit être une transcription du latin ; le grec dit *ἀθάλα* ou *ἄπλατη*. M. L. 4127, 5275. Celtique?

hīc, haec, hoc(e) : démonstratif de la première personne, et par suite de l'objet le plus proche : « celui dont je parle, celui que je montre, celui-ci ». Sert à annoncer ce qui va suivre : *hōc ut*, etc. Usité de tout temps. Partiellement confondu dans les manuscrits avec *is*, surtout au nominatif masculin pluriel *hī* et au datif ablatif *hīs*. Nominatif pluriel masculin archaïque *hīs*, *hīsc*, v. Thes. VI 3, 2699, 69 sqq. Le neutre est demeuré seul ou en composition, et figure encore dans le « languedocien » *oc* et le fr. *oui* de *o* *ù* *ò* est issu de *hōc(c)* employé dans le sens de *ta* ; v. Thes. VI 3, 2746, 56 sqq. et cf. B. W. sous *il*. M. L. 4158. V. plus bas les formes adverbiales.

Hīc est scandé bref à l'époque archaïque ; cf. Lindsay, *Early latin verse*, p. 119, § 9, et p. 163, § 33 ; une graphie *hec* est attestée sur une inscription, CIL I² 9 ; la scansion longue est de règle, au contraire, chez les classiques, où la quantité brève n'apparaît plus qu'exceptionnellement. *Hīc* représente une prononciation emphatique *hīc*, avec gémination de la gutturale, du reste attestée épigraphiquement, CIL IX 60, analogue de *hoc*, où la géménée est issue de **hōd-ce*, et qui s'est maintenue dans les formes romaines, cf. M. L. I. I. Les formes de génitif et de datif sont tantôt dissyllabiques *hīfus*, *hīc*, ce qui est la règle dans la poésie classique,

tantôt monosyllabiques ; cf. Lindsay, op. laud., p. 64, § 35.

Adverbe de lieu : *hīc* (de *hei-ce*, cf. fal. *heic*, *hec*, *fe*) « ici », M. L. 4129, *hīc*, **hīcce* ; *hōc*, *hūc* « ici » (avec mouvement) et **hō-* dans *hōrsum*. M. L. 4159, *hōc*, **hōcce*, et 4223, cf. *hūcuse* ; *hāc* « par ici », M. L. 3965, cf. *hāc-propter* (rare), *hāc-tenuis*, M. L. 3967 ; *hīc* « d'ici », M. L. 4134, et *dehīc* (cf. *deinde*), déjà dans Plaute, mais évité par les classiques et surtout usité dans la latinité impériale, cf. Thes. s. u. ; *exhīc* (tardif, cf. *exinde*) ; cf. aussi *hō-dīē*, *hōc annō*, M. L. 4161, 4163, et *ecum* ; *ecce hīc* « ici ».

Comme *istē* et *ille*, auxquels il s'oppose, le démonstratif *hic* se compose d'une particule et d'un ancien démonstratif.

Le -ce (-c) final est une particule enclitique postposée aux formes courtes telles que *hī-*, *hō-*, *hum*, *hū-*, etc., d'où *hīc*, *hōcc(e)*, *hunc*, *hūc* ; ce -ce (-c) ne s'ajoute pas nécessairement à une forme longue telle que le génitif *hīus* ; ce n'est pas un élément essentiel ; au pluriel, on n'a guère que *hī*, *hāc*, *hās*, *hōrūm*, *hīs* (mais neutre *hāc*, peut-être pour le distinguer du féminin).

Le démonstratif est au fond le même que celui qui, à l'état isolé, sans particule préposée et sans -ce postposé, sert d'anaphorique : *is*, *ea*, *id*. Ce démonstratif, appartenant à skr. *ayam*, génitif singulier *asya*, est obtenu à l'aide de deux radicaux distincts, **ci*, *i* et *e/-o/-*. En indo-iranien, il indique l'objet rapproché. Le nominatif masculin *i* est identique à *is*, qui a seulement en plus la désinence -s ; la différence est la même que celle entre skr. *sd* = gr. *ó* et skr. *sdh* = gr. *é*. Le neutre correspondant à *is* est pris à la racine *i* : *id* ; celui qui correspond à *hīc* est de la racine *o* : **hōd-ce*, d'où **hōcce*, *hoc(c)*. Le féminin *hāc-e* est fait comme *quae*. Le détail des formes de *is* et de *hīc* diffère ; ainsi le génitif : *eius*, d'une part, *hūius*, de l'autre. Mais les radicaux sont les mêmes.

La particule préposée *hī-* est sans doute apparentée à skr. *hi*, av. *zī*, gr. *-xī*. Elle se retrouve au premier terme du composé *hō-dīē*, qui, sauf la particule initiale, répond à skr. *a-dyād* « aujourd'hui », littéralement « ce jour-ci » (pour la formation, cf. gr. *σήμερον*, cité sous *cis*)-. V. aussi *hōrūs*.

L'osco-ombrien *a*, au sens de *hīc*, le même radical qui figure dans *hīc* et *is*, parfois sans aucune particule, ainsi, au datif singulier, *ombr. esmei* « huic », cf. skr. *asmei* « à celui-ci » ; le plus souvent avec des particules autres que *hī*, par exemple ablatif singulier osq. *eks-u-k*, *ombr. ess-u*, nominatif pluriel féminin osq. *ek-as*, *ek-as-k* accusatif pluriel féminin osq. *ek-ass*, etc. Ces formes justifient l'analyse qui a été faite ici de lat. *hāc-e*, *hās*, etc.

hiems (*hiemps* ; et *hiemis*, Cat.), *hiemis* f. : mauvaise saison, hiver ; mauvais temps, tempête. Toutefois, ce dernier sens, bien qu'attesté en prose (Cic., Plan. 40, 96 fin ; Nep., Att. 10 fin), semble un terme technique de la langue nautique ; il est surtout fréquent dans la poésie impériale, où il peut être une imitation de gr. *χειμών*, *χειμά*. Ennius et Lucrèce, César, Varron et le plus souvent Cicéron emploient *hiemis* au sens de « hiver » ; cf. Enn., A. 424, *aestatem autumnūs sequitur, post acer hiemps it*. En poésie, quelquefois « froid, frisson »

et au pluriel « années » (d'un vieillard). Ancien, usuel. Non nom (cf. plus bas).

Dérivés et composés : 1^o *hiemālis* : d'hiver, tempêteux ; *nauigatio longa* et *hiemalis*, Cic., Fam. 6, 20, 1 ; *hiemā*, -ās : 1^o passer l'hiver (dans ce sens tend à être remplacé par *hibernō*) ; 2^o être en tempête, *hiemā mare*, Hor., Sat. 2, 2, 17 (cf. *yeuādō*, *yeuātō*) ; 3^o impersonnel, *hiemāt* « c'est l'hiver, il fait froid » ; 4^o faire refroidir, congeoler (Pline) ; *hiemātō* ; *exhiemātō* (Ital.) ; *perhiemātō* (d'après *pernoctō*, Colum.).

2^o *hibernus* : d'hiver ; *hiberna* n. pl. : quartiers d'hiver ; *hibernum* (sc. *tempus*) (à partir de Minuc. Fel., cf. aussi Vg. Ae. 1, 266) « hiver » (*hibernus*, Mul. Chir.), qui a remplacé *hiems* dans toutes les langues romanes, M. L. 4126 ; et le dénominal *hibernō*, -ās : hiverner. Panroman. M. L. 4124, et *exhibernārē*, 3012 b ; *hibernāli* (cf. *autumnāli*) ; *hibernāculum* (époque impériale), cf. *tabernāculum* ; *hibernātō* (Gl.) = *ταραχηλωσις*.

Une forme à degré zéro **him-* figure dans des adjetifs composés *bīmus* (de **dwi-him-os*), *trīmus*, *quādrīmus* « de deux, trois, quatre ans », mots de la langue rurale, s'appliquant aux animaux qui, nés au printemps, en été ou en fin d'année, ont passé deux, trois, quatre hivers, par opposition à *hōrns*, *annīculus* et *annōtīnus*. L'origine de ces adjetifs n'avait pas échappé aux anciens ; cf. Cassiod. (ex Eutyche), GLK VII 200, 5, *bīmus*, *trīmus*, *quādrīmus* *quasi a bis, ter, quater, hieme dicta*. Ces adjetifs, en passant dans la langue commune, se sont ensuite appliqués aux enfants ; mais, dans les langues romanes, ils n'ont survécu qu'avec leur valeur ancienne, cf. M. L. 1107, *bīmus* ; 8907, *trīmus* ; 6919, *quādrīmus*. De *bīmus*, *trīmus*, *quādrīmus* existent aussi les dérivés *bīmulus*, *bīmātūs* « âgé de deux ans » et *bīmātūs*, -īs m., etc. Il n'y a pas d'adjectif pour dire « d'un hiver » (tandis que le grec a *χιμάρος*, le latin recourt à des dérivés (récents) de *annus* : *annīculus*, *annōtīnus* ; v. Meillet, MSL 23, 146 (cf. aussi *uitulus*). Après *quādrīmus*, on a des composés de *annus* : *quīngennīs*, *sexe-nīs*, etc. M. W. Schulze a noté que Horace oppose *bīmūs*, *quādrīmūm* *merum à uīnum quīngennīe*.

Les formes de *hiems*, -*himus* et *hibernus* sont toutes anciennes. Elles appartiennent à une racine indo-européenne désignant les frimas, l'hiver, la neige.

Le mot *hiems* est d'un type archaïque ; il repose sur un thème à vocalisme radical zéro **g-hi-* suivi d'un élément *-em- qui ne se retrouve guère à l'état de suffixe. Le même mot existe en iranien, où l'on a av. *zīā*, *gēzīmō*, au sens de « hiver ». — Le même vocalisme que dans *hiems* apparaît dans un nom de la neige : gr. *χιών* (gén. *χιώνος*), arm. *jian* (gén. *jean*) ; le latin a un autre nom de la « neige » aussi indo-européen, *nīz*. — Pour la racine, cf. av. *zayana* « d'hiver ».

En face de cette forme, il y a des dérivés à vocalisme radical e-. En -ā : v. sl. *zīma*, lit. *zēmā*. Souvent un mot en -n-/r-, notamment gr. *χεῖμα* et *χειμῶν* « hiver », avec les adjetifs *χιμάρος* et *χειμερῶν* « hivernal », le latin *hibernus*, de **gheimrīnos*, est du même type ; le b résulte d'une dissimilation (v. *formica*, *for-midō*) ; le suffixe -no- joue un rôle analogue à celui qu'on a dans *diurnus*, *nocturnus*, *hesternus* (v. *heri*). Le sanskrit a le locatif *hēmān* « en hiver » et le dérivé *hemantātā*.

Nihilum, négation, est le plus souvent réduit à *nihil*, « hiver », l'albanais *dimen* « hiver », le hittite *gimansā*, de **gimants*, élargissement du thème simple *gim-*. L'arm. *jmerā* « hiver » a reçu le vocalisme radical zéro de *hiems* et des dérivés tels que lat. -*himus*. Ce même vocalisme apparaît dans le dérivé de la forme en -r : gr. *χιαρός*, *χιαρός* désignent la « chèvre » qui a passé un hiver et qui a ses premiers cheveux. Norv. *gimber* désigne la « brebis » qui n'a pas encore eu d'agneau ; dans la *Lex Salica* on a *ingimus* « bête d'un an ».

Pour les sens, le type lat. *bīmus* est à rapprocher de gr. *χιμάρος*, etc. Pour la forme, cf. gr. *δύο-χυος* « où le climat est dur », *μελάγχηα* taches noires dans la neige ». Le skr. *himā* est sans doute tiré de seconds termes de composés, tels que *caidhīmā* « qui a cent hivers ».

Sur les formes celtiques, v. gall. *gaem*, irl. *gam* « hiver » ; V. Pedersen, *V. G. d. kelt. Spr.*, I, p. 66.

hietō : v. *hiō*.

hilarus, -a, -um ; *hilaris*, -e : joyeux. Emprunt au gr. *λαρός*, attesté depuis Plaute. *Hilarus* est la forme ancienne ; *hilaris* a subi l'influence de *tristis*, avec lequel il forme un couple antithétique ; cf. Hor., Ep. 1, 18, 89, *odurēunt hilare tristes, tristēque iocosi* ; Quint. 11, 3, 67, 72, 79 ; Cic., Att. 12, 40, 3. Une forme tardive *hilarus* avec apophonie (cf. *camera*, *citera*) se lit CIL II 3684 (îles Baléares). L'adverbe ancien est *hilarē* ; *hilariter* n'apparaît qu'à basse époque (S⁴ Aug. ; Vulg.). Non roman.

Dérivés et composés : *hilarulus* (Laev.) ; *hilariculūs*? (Sén., cf. *tristiculus*) ; *hilarō*, -ās ; *hilaritādō* (archaïque) ; *hilaritās* (classique) ; *exhilarō* (Cic., Fam. 9, 26, 1, surtout fréquent dans la langue impériale) ; *exhilaritātō* (Aug.) ; *exhilarīō* (bas latin) ; *hilarīcō* (Itala) ; *hilarēscō* (Aug.) ; *hilarēns* (Visio Pauli) ; *hilarōsso* (Isid.).

hilla(e) : v. *hīra*.

hīlum, -i n. : *hīlum putant esse quod grano fabae adhaeret, ex quo nihil et nihilum*, P. F. 90, 7.

Hīlum, dont le sens précis n'est pas autrement connu (Nonius le définit seulement *breue quoddam*, 121, 3 ; et l'explication de Varro repose sur un faux rapprochement avec *hillae*), s'emploie comme particule avec le sens de « tant soit peu », cf. Lucr. 4, 515 et *libella aliqua si ex parti claudicat hīlum* ; 3, 514, *aliquid prorsum de summa detrahere hīlum* ; de même *perhīlum*, Lucr. 6, 576, *summa magis medius, media imis, ima perhīlum* ; cf. l'emploi de *frīt*, *flocus*, *naucus* dans des locutions négatives. *Hīlum* peut être suivi d'un génitif, cf. Lucr. 3, 220, *neq̄e pōderis hīlum*, où *hīlum* = *quīcūam*, comme déjà le notait Varro à propos du vers d'Ennius, A. 14, *quae dedit ipsa capit neq̄e dispendi facit hīlum*. Le plus souvent, *hīlum*, *hīlō* accompagnent une négation ; cf. *neq̄e hīlum* dans les exemples de Lucrèze et d'Ennius cités plus haut, auxquels on peut ajouter Lucr. 3, 518, 783 ; 4, 379 ; 5, 1409, *neq̄e hīlō* | *maiōrem interea capiunt dulcedīnī fructum*. De là : *nihilum nīlum*, *nīlī nīlī*, *nīlō nīlō*, de **nīlō* hīlō, etc., formes renforcées de la négation, et *perhīlum* « très peu » (Lucr.), *perpūlūm* (Cic.).

Nihilum, négation, est le plus souvent réduit à *nihil*,

qui, comme **ne oīnom, noēnu à nōn*. La brève de *nīlum* semble bien attestée dans Plaute ; cf. Lindsay, *Early Lat. verse*, p. 121. Elle est peut-être dans *nīlī* un effet de la loi des mots iambiques, comme dans *mīlī*, et en même temps abrégement phonétique devant l'final (cf. *animal*, *calcār*, etc.). De *nīlum* elle se serait étendue aux formes trisyllabiques. Du reste, *nīlum* est une graphie strophique. On prononçait *nīl*, comme *mi*. L'élosion de la finale s'est généralisée en vertu de la tendance à abréger les mots accessoires. Mais *nīlum*, *nīlum* signifiait « le néant » ou employé avec sens fort, conserve sa forme pleine, cf. gr. *οδεύειν*.

Mot expressif à date ancienne, *nīlum* a perdu de sa valeur et il est mal attesté en roman, M. L. 5922 a ; le français a été amené à y substituer le nom de la « chose » : *rem*, d'où *rien* ; les autres langues romanes ont des substituts divers : it. *niente*, etc.

Dérivés et composés : *nīlōsō*, -ōnis m. (Gloss.) : *οδεύων* ; *nīlōminus* (*nīlōsō*) ; *nīlōstīus* : néanmoins ; *adnīlōsō*, -ās : mot forgé par la langue de l'Église pour traduire *ἔκουσθεντο* ; Hier., Ep. 106, 57, *nīsī forti* *ἔκουσθεντος* *non putabis transferendum* « *despexisti* », *sed secundum istīus temporis disertissimum interpretētē* « *adnīlōstīi* », *uel* « *adnūllastīi* », *uel* « *nullificasti* », *et si qua alia possunt inueniri apud peritos portenta uerborum*. Pas d'étymologie connue.

hīne : v. *hīc*.

hīnīo, -īs, -īre : hennir. Ancien. M. L. 4136 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *hīnītūs*, -īs m. ; *adhīnīo* ; *hīnībūdūs*, -īlīs (tardif).

L'aspiration de *hīnīo* a sans doute été transportée dans *hīnīus*, emprunt au gr. *γνίων*, *γνω-* « mule », produit d'un mulet et d'une jument (cf. Pline, HN 8, 174), et ses diminutifs *hīnīlūs* (M. L. 4138 a), *hīnīlūs* (confondu avec *inūlūs*), cf. Varr., L. L. 9, 28. Certaines formes romaines supposent **hīnītūlārē*, M. L. 4138.

Onomatopée, sans étymologie.

hīn(n)ūlēs, -īs : v. *inūlēs*.

hīnīs, -ī m. : v. *hīnīo*. La forme *hīnīs* qu'on lit dans certaines éditions de Pline est une correction de Pintianus, d'après Aristote, qui emploie *γνίων* ; l'existence de *hīnīs* en latin est très douteuse, v. Thes. s. u.

hīō, -ās, -āul, -ātūm, -ārē : être bément ; se dit en particulier de la bouche ; de là « rester bouche bément » (devant quelqu'un ou quelque chose), et par suite « convoiter ». Dans la langue de la rhétorique, « faire des hiatus ». Même développement dans *χαλών*, *χάσκω*, *χάσα*. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *hīatūs*, -īs m. : ouverture (de la bouche) ; fente, crevasse ; *hīatūs* ; *convōtīs* (Tac.) ; *hīantīa*, -īs f. (Tert.) ; *hīatīō* (Apul.) ; *hīatūra* (gl.) ; *hīatīmēmēbris* (Mart. Cap.) ; *hīascō*, -īs (Caton et Garig.) ; *hīscō* : s'ouvrir, ouvrir la bouche ; *dehīscō* (Varr.) ; *hīetō*, -ās (*hīetō*, Laber. ; cf. *oscītō*), archaïque et rare (sans doute de **hī-ūtō* avec dissimilation du second i, comme dans *societātē*) ; *hīulēs*, -īs (Cat., Fortun.) ; *hīulēs*, qui suppose un adjetif **hī-*

lus (de *hīō*, comme *crēdūlūs* de *crēdō*), d'où un verbe **hīulēs* dont serait dérivé *hīulēs*, cf. *petō*, *petulēs* et *petulcs* ; *hīulētō* ; *in-hīō*, -ās : être bouche bément devant, convoiter ; *intēr-hīō* (Tert.) ; *sēmīhāns*. Aucune de ces formes n'est demeurée dans les langues romanes.

Le présent *hīō*, *hīare* se superpose à lit. *žīōju*, *žīotī* « être bément » et à serbe *zjām*, *zjāti* « ouvrir la bouche » (v. sl. *zējō* « je suis bément » répond sans doute exactement à lit. *žīōju* ; cf. aussi v. h. a. *giēn* « être bément » et *gewōn* « ouvrir la bouche toute grande ») et *hīscō* peut-être à v. angl. *giscian*, mais surtout, avec un autre suffixe, à v. isl. *gīna* « être bément », v. sl. *zīnq*, *zīnqī* « ouvrir la bouche, devenir bément ». — La racine a comporté des élargissements, ainsi dans v. angl. *gipian* « haïteur » ; et il est difficile d'écartier un rapprochement approximatif avec gr. *χαλών* et *χάσκω*. Les formes osq. *eehīnasūm*, *ombrē*, *ehīato*, qu'on traduit par « ēmitēndārum, ēmissōs, ēmissum », sont loin pour le sens.

hippacō, -ās : s'élouer ; est celeriter animam ducere, ab equi halitu, qui est supra modum acutus, P. F. 96, 5. Cf. *hippīare* : oscītare, badare, CGL V 601, 18 (et *exhippītārē*). Un simple **hippāre* « sangloter, hoqueter » est supposé par l'esp. *hipar*, port. *himpar*, M. L. 4139, si ce ne sont pas simplement des onomatopées.

Non attesté dans les textes. Rappelle certains mots expressifs du type tch. *līzīpatī* « haïteur ». Cf. le précédent. Le rapprochement de *līzīcō* n'est qu'une étymologie populaire.

hippagō, -āis f. : -es naues quibus equi uechuntur, quas Graeci *τραχαγωγός* dicunt, P. F. 89, 28. De *τραχαγός*, avec suffixe proprement latin -ō, -āis, sans doute d'après *ambāgō*, *indāgō*. On trouve aussi dans les gloses *hippagō* m. au sens de « cocher » ; forme de *τραχαγός*, influencée par *agāsō*, *equisō*.

**hir* (ir)? : creux dela main, main. Le mot n'est attesté qu'à partir de Charisius chez les grammairiens et les glossateurs qui hésitent sur le genre (masculin ou neutre), la flexion (indéclinable, ou *hir*, *hīris*), la forme même (avec ou sans aspirée) ; le passage de Lucilius (1155 M.) où il semblait figurer est manifestement corrompu.

Peut-être s'agit-il d'une forme fictive, que les grammairiens ont cru reconnaître à tort dans le vers de Lucilius mentionné plus haut et qu'ils ont expliquée d'après le contexte. En tout cas, l'incertitude du mot rend aventuré tout rapprochement, bien qu'on ait souvent comparé *hir* avec gr. *χεῖρ*, arm. *jeřn*, alb. *dore* (on cite aussi des mots tokhariens A. *tsar*, etc., dont la forme n'est pas claire, et hitt. *kessar*, v. Duchesne-Guillemin, BSL 39, 211 sqq.). Ces mots désignent la « main » en tant qu'elle prend.

hīra, -āe f. : *hīra*, quae diminutīe dicitur *hīlla*, quam Graeci *νῆστρον*, *intēstīnum* est, quod *ieūnum* uocant, P. F. 90, 3. Mot rare (Plt., Apul., Arn.) ; *hīllae* pl. *tripes* : *Lūcānīcae*.

Le rapport avec *haru-* de *haruspez*, etc., n'est pas clair.

hireiae, -ārum f. : sorte de hachis (Arn. 7, 24). Cf. *irceus*.

hireō, -īs v. urcō.

hireus, -ī m. (ircus, Varr., L. L. 5, 97; *fircus*, sabin, cf. *Fircellius*) : bouc et « odeur de bouc » comme gr. γράσσος (cf. *subhirci*). Ancien (Plt.), usuel. *Hircus*, concurrencé par *caper* et par un mot germanique, est conservé seulement en calabrais, M. L. 4140, mais est représenté en germanique : v. h. a. *irah* « peau de bouc ». Cf. *Ernout*, *Élém. dial.*, s. u.

Dérivés et composés : *hirculus* : 1^o petit bouc; 2^o plante à odeur de bouc, cf. gr. τράγος, τράγον, (Plin. 12, 46); *hircinus*; *hircosus* : qui sent le bouc; *hircosus* (Apul.); *hircipes* (Mart. Cap.) : formé d'après *capri-pes*; *hircō*, -īnis? (Gloss.); *hircocerous* (Boëce) = τράγελαφος; *hirquitallī*, *pueri primum ad uirilitatem accedentes*, *a libidinē scilicet hircorum dicti*, P. F. 90, 1 (*hirquitallus sans h*, 92, 11), d'où *hirquitallī* « τράγελαφος» (Censor.) : prendre une voix d'homme (cf. *catuliō*, -īs); *hirquicomāns* (*hirci*) (Querol.); *subhirci* : aisselles (Isid. 11, 1, 65, cf. *subbrachia* et le *hircum ab alīs olēre* de Plt.), M. L. 8360. Cf. sans doute *hirpus*; et peut-être *luperci*, *lupercalia*.

Il y a un nom ancien dans *haedus*. Si le sannite *hirpus* (v. ce mot) est de la même origine que *hircus*, la forme ancienne serait **hirquos*. Étymologie inconnue; peut-être mot prélatin. Le second élément de *hirquitallī* est obscur.

La glose *hirqui* : *oculorum anguli*, provient d'un contre-sens fait sur Virgile, B. 3, 8; cf. Thes. VI 3, 2822, p. 34 sqq.

hirnea (*irnea*), -īs f. : vase, coupe (Caton, Plaute). Cf. *irnela* : *uasis genus in sacris*, P. F. 93, 19; *hriola*.

Vieux mots, vite tombés en désuétude, suspects d'être empruntés. *Hirnea* est peut-être le doublet dialectal de (*h*)*erneum*.

hirpus (*irpus*), -ī m. : nom du loup en sannite; cf. P. F. 93, 25, *Irpinī appauat nomine lupi, quem irpum dicunt Samnites; eum enim ducem secuti agros occupaere*. Cf. les noms propres *Hirpi*, -īrum et *Hirpini*. N'est pas attesté comme nom commun en latin; mais figure dans le dérivé :

(*h*)*irpe* -īcis m. : herse; *irpices* *genus rastrorum ferreorum quod plures habet dentes ad extirpandas herbas in agri*, P. F. 93, 23. Même image que dans *frēnum lupātūm*; cf. *lupātūm* dans Rich. Demeuré dans les langues romaines; cf. M. L. 4141, *hirpe* et *herpe*, B. W. *herse*; M. L. 4142, **hirpica* et *erpica* CGL V 359, 47, *erpicāriūs*; **hirpicāre*, M. L. 4143. Les variations entre *i* et *e*, l'absence de *h* confirment l'origine dialectale. Cf. *hircus* et, pour la finale, *dentex*.

hirquitallus : v. *hircus*.

hirriō, -īs, -īre : -re, *garrire* *quod genus uocis est canis rabiosae*, P. F. 90, 9. D'où *hirritus*, -īs m. (Sid.). Verbe expressif, comme *hinniō*, *hittiō*.

hirsūtus, -īs, -īum : au poil hérissé, *hirsute*. Classique.

Dérivé : *hirsūtia* (Solin.); composé : *hirsūtūlūs* (?); *hirsūtūlūs* : *δασύντριχος* (Gloss.).

Seul dérivé d'un nom en -ū non attesté **hirsū*; cf. *cornū*, *cornutus*, *astū*, *astutus*. Le maintien du groupe

-rs- est dû sans doute à ce qu'il provient de la simplification d'un groupe de trois consonnes -res- (cf. *urcus*, skr. *rkṣah*, gr. *ἀρκτος*), ou bien à ce que **hirsū-* est une forme récente remplaçant un plus ancien **hirtū-* (comme *pulsus* en face de *pūltāre*), cf. *hirtus*; l'i attesté peut-être une origine dialectale, comme pour *hircus*, *hirtus*, *hispidus*. Un groupe -rr- apparaît dans l'adjectif employé comme nom propre : *Hirritus*, CIL VI 1485; *Hirruto*, IX 3044.

Un rapprochement avec *horreō* ou avec *hircus* est difficile. En tout cas, il s'agit d'un adjectif « populaire ».

hirtus, -īs, -īum : poilu, aux poils durs. Ancien; cf. les noms propres *Hirtius*, *Hirtinus*, *Hirtiānus*, et la glose : *hirtipili, durorum pilorum homines*, P. F. 89, 30. Sans doute de **gher-to-s*; *hirtus* semble être l'adjectif verbal en -to- correspondant à l'abstrait en -tu- suppose par *hirsutus*. Cf. aussi *hispidus*.

Le vocalisme est de type « populaire », avec un i dialectal?

hiridō, -īnis f. : sangsue. Ancien (Plt.). C'est à l'époque de Pline que *sanguisūga* a commencé à se substituer à *hiridō*; cf. H. N. 8, 29, *cruciatum in potu maximum sentiunt* [sc. *elephantis*] *hausia hirudine, quam sanguisugam uolgo coepisse appellari aduerto*. *Hiridō* n'a survécu qu'en provençal, qui suppose un doublet *hiridō*, *heridō* (cf. CGL IV 86, 10, etc.), avec substitution de -ūgō à -ūdō; cf. *incugine* pour *incudine*, *testūgō* pour *testidō*, M. L. 4144.

Sans étymologie claire. Même formation que *testidō*.

hirundō, -īnis f. : hirondelle; aronde (poisson). Ancien. Les formes romaines remontent à *hirundō* et *hārundō*, M. L. 4145, et au diminutif **hirundula*, 4146.

Adjectifs dérivés : *hirundinīus*, forme ancienne (Plt., Rud. 598), remplacée à l'époque impériale par la forme syncopée *hirundīnus* (-neus); *hirundīnia* (-nīna); *hirundīnaria* (= *τρύπην*) : chélidoine.!

Sans étymologie claire. Même formation que *harundo*, *nebrundīnēs*.

hispānīs : espagnol. Adjectif en -īnūs (cf. *Rōmānūs*, etc.), dont proviennent *Hispānia*, -īnīs, -īnūs. Cf. gr. Σηνελλ.

hispidūs, -īs, -īum : hérissé, velu (surtout poétique, non attesté avant Virgile, en prose n'est guère employé que par Pline). Il faut peut-être y rattacher les surnoms romains *Hispō*, *Hispula*. Même formation que *horidūs*. Dérivés rares et tardifs : *hispidō*, -īs; *hispidūlūs*. Formes romaines douteuses, v. M. L. 4148.

V. *hirsūtus*. Forme dialectale issue de **ghers-k-*o?

hister : v. *histrīo*.

historia, -īs f. : 1^o histoire, récit d'événements historiques, emprunté comme le genre littéraire qu'il désigne au gr. *τοπολ*; 2^o histoire, récit historique ou fabuleux; déjà dans Plt. dans ce sens. Souvent employé au pluriel, *historiae*. Pour le développement du mot en grec, v. F. Muller, *Mnem.* 54, 254 sqq. Celtique : irl. *stoir*, gall. *ystyr*.

Autres emprunts : *historicē*, -īs f. (Quint.) = *τοποχ*; *historicūs*, -īs, -īum = *τοποχός*; *historicūs* m. historien; *historicō*, -īs (bas latin); *historiographus*.

Dérivés latins très tardifs : *historiālis*, *historiā*, *historiāla*, *historiācula*.

histrīo, -īnis m. : acteur, histrion. Forme sans doute dérivée de *hister*; cf. T.-L. 7, 2, 6, *hister Tusco uerbo lūdū vocabatur*. Les histrions étaient ainsi nommés, dit Festus, *quod primum ex Histria uenerint*, P. F. 89, 25. Pour la formation, cf. *lūdō*. Ancien, usuel, classique.

De *hister* dérivé : *histrīcus* (Plt.); de *histrīo* : *histrīnīus* (Tac.); *histrīnīus* (bas latin); *histrīnīa* (sc. ars); *histrīo*, -īs (Gloss.). L'allemand *Storger* provient de **histrīo*.

hittus : φωνή κυνός, CGL II 69, 2; *hittō*, λυκεώ CGL III 450, 33; 483, 23. Onomatopée, comme fr. *japon* v. *hittō*.

hiuleus : v. *hiō*.

hōcannīus, -īs, -īum : de cette année. Formation populaire tirée de *hōc annō*, sans doute d'après *aestīus*, *tempestīus*, etc.; cf. Schol. Hor. epod. 2, 47. M. L. 4161.

hōdiē adv. (sal. *foied?*) : aujourd'hui. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 4163; B. W. s. u. Adjectif dérivé : *hōdiernus*, cf. *hesternus* (v. sous *heri*). - *Hōdiē* a été remplacé dans la langue populaire par des expressions plus pleines : *in hōdie* (Peregr. Aeth.) ou *hōdiernō dī* τη σήμερον ήμέρα. Même tendance dans le fr. « aujourd'hui »; v. B. W. *jour*. Cf. *diurnūm*, *hibernūm* se substituant à *dīes*, *hiems*.

Composé : *h-o-dīē*; cf. skr. *a-dyā*. V. sous *dīes* et *hīc*. L'idée de « aujourd'hui » s'exprime partout par « ce jour-ci »; cf. gr. σήμερος (sous *cis*), arm. *ays-aar*, etc., got. *himma daga* et v. h. a. *hiu-tagu*, etc. Là où existe le démonstratif **k-i-* de l'objet rapproché, c'est à ce démonstratif qu'on a recouru. Le latin, qui ne l'a conservé que dans des adverbes tels que *cis*, s'est servi de son démonstratif de l'objet le plus proche, qui est *hi-*, *hō-*; de là la concordance avec le sanskrit, où le démonstratif **k-i-* n'est pas attesté. — Pour la forme, cf. *hōrnus*.

holcōnīus (*hor-*) *uitīs* : nom d'une vigne en Campanie (Plin., Col.). Cf. le nom propre *Holcōnīus*, dans W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 169.

holus, -īris n. (forme ancienne *helus*, cf. P. F. 89, 3, *helus et helusa antiqui dicebant quod nunc holus et holera*; doublet dialectal *folus* dans P. F. 74, 9; forme rustique sans aspiration *olus*; génitif et datif-ablatif pluriel *olerūrum*, *olerīs* dans Lucil. et Caton.) : légume (vert), et spécialement « chou ». Peut être précisé par une épithète : *holus marinūm*, *rusticūm*, *silvestrē*; cf. gr. *βασανοτρύπαιη*, *τρυπολέχανον*; (*h*)*olusātrūm* (génitif *holusātrū*) : persil noir, maceron.

Dérivés : (*h*)*olitor* : jardinier (pour la formation, cf. *iānus/iānītor*, *portus/portītor*, etc., formés directement sur des noms d'après *canō* : *cantor*); (*h*)*olitōrīus* (*forum olitōrīum*); (*h*)*olusculūm* n.; (*h*)*olērīceus* adj. : végétal; (*h*)*olērītūs*; (*h*)*olērīmūn* n. : jardin potager; *olērōs* = *λαχανώδης*; (*h*)*olērō*, -īs : planter des légumes; (*h*)*olērītūs*.

Ancien, usuel. N'a pas passé dans les langues romaines, où il a été supplanté par *legūmen*.

Appartient à une racine qui se retrouve dans *helūs*. Cf. gr. *χλός* « couleur d'un vert tendre », *χλόν* « verdure nouvelle, gazon », *χλορός* « d'un vert clair » qui indique le disyllabisme de la racine (*χλ-* repose sans doute sur **għls-*); v. h. a. *gelo* « jaune », lit. *żellī* « verdoyer » et

żelvās « vert »; v. sl. *zelenū* « vert » et russe *zlat* « plante, plante cultivée »; *phrygien* ζέλχων « λάχανα, Hes., skr. *hārīt* « jaune, vert » et av. *zairīs* « jaune » (les formes lat. *galbus* et *gilius* sont énigmatiques). — Le groupe de lat. *fel*, *flāuus* est parallèle, mais distinct.

**homelētūm* : *pillei genus*, P. F. 91, 21. Sans exemple, ni autre explication. Un manuscrit porte *homelūtūm*. Peut-être transcription corrompue de gr. *δωμάτων* qui désigne une sorte de coiffure dans Gratinos (Ath. 410 d.).

homō, -īnis m. (flexion sans alternance *homō*, -īnis dans Enn., A. 138 : *uolturūs in spinis miserum mandebat homonem*, dont on rapprochera les formes osco-ombréennes : osq. *humuns* « hominēs », ombr. *homonus* « hominibus »). Un doublet *hemō*, avec e radical; est attesté par la glose de Festus, *hemona*, *humana*, et *hemonem*, *hominem dicebant*, P. F. 89, 8, et par le juxtaposé *nēnō* « pas un homme, personne ne... » de **nē hemō*. L'alternance *homō/hemō* est ancienne; il s'agit d'un dérivé d'un mot indo-européen signifiant « terre » qui admettait l'alternance e, o, zero; v. *humus* : homme, au sens général de « être humain », proprement « né de la terre » ou « terrestre » (cf. Quint. 1, 6, 34, *etiamne hominem appellari quia sit humo natus*, qui du reste se moque de cette étymologie), par opposition aux dieux, qui sont « célestes »; cf. l'opposition grecque de *τραχύοντος* et de *τρουπόντος*; de là l'expression biblique *filius hominis* (traduit du grec, qui provient lui-même de l'araméen), *h. dei*, *h. dei et christi*. *Homō* se distingue de *uir* comme *ἄνθρωπος*, qu'il traduit, se distingue de *dvīp*. Ce sens de *homō* apparaît dans les expressions *genus hominum* (cf. *genus humānum*) et *pro deum hominumque fidem*; *hominum diuonum pater*; dans ce sens, *homō* désigne aussi bien la femme que l'homme (cf. gr. ο, η *ἄνθρωπος*; cf. *homines plous* *V oinuorsei uiri atque mulieres*, S. C. Bac. I. 19; *mares homines*, Plt., Poe. 1311; *qui discernitur homo mas an femina sit*, Varr., L. 7, 17; *homines feminae*, Aug., Ciū. D. 3, 3; *matr, cuius ea stultitia est, ut eam nemo hominem* (= une créature humaine) appelle *possit*, Cic., Clu. 70, 199).

Sur ce sens général se sont greffés des sens particuliers : 1^o homme, c'est-à-dire créature raisonnable (par opposition à *fera*, *bestia*); *si uis homo esse* « un homme digne de ce nom », Cic., Att. 4, 15, 2; ou, au contraire, sujette à l'erreur (par opposition à *deus*) : *possum falli ut homo* (var. *humanus*), Cic., Att. 13, 21, 2; [Demosthenes, *Homerus*] *summi sunt, homines tamē*, Quint. 10, 1, 25; *homines sumus, non dei*, Pét. 75; 2^o homme, c'est-à-dire mâle, par opposition à la femme, emploi familier, inconnu à la langue classique; *mi homo et mea mulier, uos saluto*, Plt., Ci. 723; cf. Köhm, *Attalīen. Forsch.* 89; 3^o hommes (emploi pluriel), c'est-à-dire « soldats », et spécialement « fantassins » : *capiti homines equitesque producebantur*, Caes., B. C. 2, 39, 5, cf. le fr. « quatre hommes et un caporal »; 4^o homme, c'est-à-dire « vivant », par opposition aux dieux ou aux morts : *inter homines esse* « être au nombre des vivants ».

Dans la langue familiale, enfin, *homō* s'emploie souvent à la place d'un démonstratif : *hic homō e ego*, *homo* « is, iste, ille », cf. ILLE ubi miser famelicus uidet mi esse tantum honorem, *tam facile uictum querere, ibi HOMO coepit me obsecrare*, Tēr., Eu. 260-261. Cf. Lindsay, *Synt. of Plautus*, p. 45. Une phrase comme celle

que Pétrone, 38, 12, met dans la bouche d'un illettré : *ipso enim homo melior non est* « il n'y a pas homme meilleur que lui ; on n'est pas meilleur que lui », montre par quelle évolution *homō* a pu arriver en français à former l'indéfini « on », d'abord dans les phrases négatives (peut-être sous l'influence de parlers germaniques ; cf., toutefois, l'emploi « positif » de *homō* dans *Peregr. Aeth. 13, 1, si tamen labor dici potest ubi homo desiderium suum compleri uidet*) ; v. B. W. sous *homme*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 4170.

A *homō* se rattachent les diminutifs *homullus*, *homuncīō* (pour la formation, cf. *senecīō*), *homunculus* et les composés *sēmīhomō*, *homī-cīda m.*, *-cīdālis*, *-cīdīum n.* (conservés dans les langues romanes sous des formes savantes, M. L. 4168-4169), *-cīdātor* (Gloss.), *-cīdōsus*, etc. Dans *homicīda*, il y a eu substitution d'un thème en *-o-* (**homō-*) au thème en *-n-* (**homōn-*) comme dans *nuncupō* (de **nōmō-cupō*, **nōmī-cupō* ; gr. *δοκιδέτον*, *ἀλο-θερικός*, etc. Le procédé n'est pas spécial aux thèmes en *-n-*, cf. *foedi-fragus*, *uolnificus*, etc.). Le composé *hominicīda* est récent et créé pour traduire *ἀνθρωπότητης* (langue de l'Église) ; de même *hominiplacēns* = *ἀνθρωπερχος* (Sept.). Forme verbale tardive : *dehominō*, *-ās* (Schol. Hor.). Il n'y a pas d'adjectif dérivé de *homō*. L'adjectif qui lui correspond pour le sens, *hūmānus*, ne s'y laisse pas rattacher étymologiquement, tout en en reproduisant les diverses acceptations :

hūmānus, *-a*, *-um* : 1^o humain, qui concerne l'homme, propre à l'homme = *ἀνθρώπινος*, *ἀνθρώπιος*, cf. Tér., Hau. 47, *homo sum* : *humani nihil a me alienum puto*, et, tardivement, « qui convient à l'homme », Theod. Prisc. 3, 2, *cibi humaniores* ; 2^o par suite « véritablement digne d'un homme, cultivé, policié » et « qui a des sentiments humains, bienveillant, humanitaire » (= *φιλάνθρωπος*), sens qu'on retrouve dans *hūmānitas*, *hūmāniter* et dans *inhūmānus*, *inhūmānitas* ; 3^o « humain », c'est-à-dire « qui peut arriver à un homme mortel » : *si quid mihi humanum contigerit*, litote ; cf. l'adverbe *hūmānus*, ainsi différencié de *hūmāniter* et opposé à *diuinitus* : *si quid mihi fuerit humanitus*, Enn., A. 125. M. L. 9674.

Sur l'évolution du sens de *hūmānitas*, v. Bolkenstein, Doeler-Festschr., 62.

En dehors de *hūmānitas* et de *inhūmānus*, *-nīas*, les dérivés et composés de *hūmānus* sont rares et tardifs. La langue de l'Église a créé *hūmānō*, *-ās* (usité surtout aux participes *hūmānātus*, *hūmānāndus*) pour traduire *ἀνθρόπος* « changer en homme », *hūmānātī* = *ἀνθρωπότης* et *in-hūmānātī* « incarné, devenu homme », *in-hūmānātī* « incarnation » ; Oribase a *hūmānīnus* (d'après *canīnus*). Cassiodore crée *hūmānīformānus* d'après *ἀνθρωπομορφανός*.

Tandis que la notion « homme » est exprimée par celle de « mortel » en indo-iranien (skr. *mārtā*, av. *mārta-*), en arménien (*mard*), en grec *βροτός* et, par substitution d'un mot intelligible à une forme dont le sens premier était effacé, dans gr. *θνητός* (*θνητός*), elle l'est par la notion de « terrestre » en baltique : lit. *žmū*, *žmogūs* (au pluriel *žmónēs*), etc. ; en germanique : got. *guma*, etc. (dont il reste une trace dans *Brāutigam*), et en celtique : irl. *duine* (pour l'initiale, cf. *χθ-* de gr. *χθών*, sous *humus*). La variété du vocalisme radical, qui a subsisté jusqu'en italique et même en latin, où *homō* et *hemō* sont attestés l'un et l'autre, montre que la forma-

tion a conservé sa souplesse dans le développement particulier de chaque langue. Les formes osco-ombriennes permettent hors de doute que l'o radical de *homō* est ancien. Le sens de « terrestre » représentant l'opposition avec le « dieu » « céleste » a dû se maintenir longtemps. Cependant, en latin, où l'on a, d'une part, *humus*, de l'autre, *hemō*, *homō*, la coupure est faite dès avant l'époque historique.

Quant à l'adjectif *hūmānus*, qui ne peut s'expliquer en partant de *homō*, il n'a été fait sur l'étymologie que des hypothèses inconsistentes. L'indépendance étymologique de l'adjectif rappelle le cas de *pūblicus* en face de *populus*. M. Vendryes fait remarquer que l'irlandais a un pluriel *dóini*, qui semble supposer **doinyo*, en regard du singulier *duine* ; or, l'ū de lat. *hūmānus* pourrait reposer sur **oi*.

honōs (puis *honor* ; *honōs* est usité jusqu'à l'époque impériale, où *honor* prend le dessus ; du temps de Quintilien, *honōs* était vieilli, cf. Inst. Or. 1, 4, 13), *-ōris m.* : honneur décerné à quelqu'un, dieu, homme, mort (le sentiment de l'honneur se disant plutôt *honestum*, cf. Cic., Brut. 81, 181, *cum honos sūt praemium uirtutis iudicio studioque ciuium delatum ad aliquem, qui eum sententis, qui suffragis adeptus est, is mihi et honestus et honoratus uidetur*), charge honorifique ; cf. au pluriel « les honneurs » (= *τιμῆ*), *cursus honōrum*. En poésie, par métonymie, « qualité qui vaut de l'honneur à quelqu'un », d'où spécialement « beauté » (peut-être par influence de *decor*, *-ōris*, cf. *honestātūm*). Ancien, usuel, classique. Panroman (sauf roumain). M. L. 4171 et 4172, *honorāre*. Celtique : irl. *onoir*.

honōs a fourni des dérivés en *honest-* et en *honōr-* ; les premiers semblent supposer une flexion **honōs* (**hēnos?*), *-ēris* d'un substantif neutre qui aurait existé à côté de *honōs* comme de *cūs* à côté de *decor*, cf. *fūnus/fūnestus* ; les seconds se dénoncent comme récents.

1^o *honestus* : honoré et honorable, honnête, beau (cf. *decorūs*) ; à basse époque « riche » (trad. *πλούσιος*) ; terme de la langue philosophique *honestum n.* : *aut ipsa uirtus est, aut res gesta uirtute*, Cic., Fin. 5, 23, 66 ; *honestum id intellegimus quod tale est ut, detracta omni utilitate, sine ullis praemissis fructibusse per se ipsum possit iure laudari*, id., ibid., 2, 14, 35. De là : *honestās* (de **honesti-tāt-s* avec haplographie ? cf. *tempus*, *tempētās* ; *honestitādō* (archaïque, d'après *pulchritūdō*) ; *honestō*, *-ās* ; *honestātūm* « ornement, parure », d'après *ornāmentum* ; *cohenestō* (classique) ; *honestōs*, M. L. 2524 ; *dēhonestus*, *dēhonestātūm*, *dēhonestatō* (époque impériale) ; *inhonestus* (ancien, classique) : sans honneur, c'est-à-dire « déshonoré » et « déshonorant, déshonnéte » ; *inhonestās*, *inhonestatō* (langue de l'Église) ; *inhonestō*, *-ās* (Ov. = *ἀτιμάτω*) ; *inhonestātūm* (archaïque).

2^o *honōrō*, *-ās* (*honōrō* tardif, d'après *uenerō?*) : honore et « embellir » ; *honōrātūs* : honoré et honorable ; *honōrātō* (Arn.) ; *honōrōs*, seulement attesté à l'époque impériale, comme *inhonōrōs*, et peut-être formé d'après *decorōs* (*indecorōs*) ; *honōrābilis*, *-bilitās*, *-ter* (Apul.) ; *dēhonōrō* (bas latin) ; *honōrātūs* : donné à titre d'honneur ; *honōrātūm* (*dōnum*) : honoraire(s), à l'époque impériale, cf. Dig. 50, 13, 1, *in honorariis aduocaturum*, etc.) (de là *honor* « honoraire du clergé » (Cypr.) ; *honōrō* « payer le clergé ») ; dans la langue du droit, *honōrātūm iūs* : *dicunt quod ab honore praeatoris uenerō* ;

honōrificō et ses dérivés ; *honōrificō* (= *δοξάτω*) ; *honōripēta* (Gloss.) ; *honōrībrō* (Tert.) ; *exhonōrō* « déshonorer » (Aug., Vulg.) ; *inhonōrō* (-ris) (latin impérial, sans doute d'après *ἀτυχος*) ; *inhonōrātūs* (Cic.), de là *inhonōrō* dans Tert. (= *ἀτυχάτω*) ; *inhonōrō* (cf. *dēdecor*) ; *inhonōrābilis* ; *inhonōrātō* (langue de l'Église) ; *inhonōrātūs* (Sén.).

Pas d'étymologie. Le vocalisme radical o d'un thème en *-es* est surprenant (cf. toutefois, *colōs* (-lor), *onus*). Sur le sens, v. F. Klose, *Die Bedeutung von honos u. honestus*, Breslau, Eschenhagen, 1933.

hōra, *-ae f.* : heure, division du jour. Emprunt au gr. *ὥρα* (Plt.) ; *hōrae*, *-ārum* : horloge ; *Hōrae*, *-ārum* : transcription du gr. *Ὥραι*, filles de Zeus et de Thémis qui présidaient aux changements de saisons. Ancien, usuel, classique. M. L. 4176. Germanique : all. *Uhr?* ; celtique : irl. *uar*, britt. *aur*.

Dérivés et composés : *hōrālis* ; *hōrārium n.* (Censor), mot latin correspondant à gr. *ὥρολόγον*, du reste emprunté lui aussi (*hōrōlogūm* et *hōrōlogūm* ; *hōrō*, App. Probi, comme *spicilegium*) et passé dans les langues romanes, cf. M. L. 4183 ; B. W. s. u. ; et en germanique : v. h. a. *orēt* ; *hōrāriolum*, M. L. 4177 a ; *sēmīhōra* ; *sēsquihōra* ; *trihōriūm*.

hōrōnīa : v. *holcōnia*.

hōrētus : v. *fortis*.

hōrōda, *hōrdicālia*, *-ēdīs* : v. *ferō*, *fordūs*.

hōrōda, *-ae f. (?)* : coquillage ou mollusque inconnu (Plt., Cas. 494), dont le nom est mis plaisamment en rapport avec *hōrōdeum*.

hōrōdeum (doublet dialectal *fordeum* attribué aux antiqui par Quint. I 4, 14 ; cf. Terentius Scaurus, GLK VII, 11, 6), *-i n.* : orge. — Le pluriel *hōrōdeū* est dans Vg., B. 5, 36 ; G. 1, 210, 317 et dans Plin. 18, 56 ; il semble pourtant avoir été peu usité et dû à une nécessité prosodique ; cf. Quint. 1, 5, 16, et la critique de Badius et Mevius à propos de Géorg. 1, 200 : *hōrēda* qui dixit, superest ut trītīca dīcat. Mot ancien ; cf. Plin. 18, 72 ; *antiquissimum in cibis hōrōdeum, sicut Atheniēnīsum rīu appetet et gladiatorum cognomine qui hōrēdarī uocantur*. M. L. 4180.

Dérivés : *hōrēolus* (*hōrēolum*, *hōrdicōlum*, CGL III 363, 66) « orgelet », cf. gr. *χρήθον*, M. L. 4179 ; *hōrēacēus* (-cīus) ; *hōrēarīus* ; *-pirā* : poires mûres à l'époque où l'on fauche l'orge ; *hōrēariūm aēs*, *quod pro hōrēo equīti Romāno dabatur*, P. F. 91, 10 ; *hōrē*, *-āris* « être gonflé par un excès d'orge » (Pelag.). Cf. v. h. a. *gerīta* « orge » et hom. *χρῆ*, gr. *χρήθī* (de **χρῆdh?*), alb. *drīb*, *drībe* « orge ». Le -d- latin est ambigu ; le germanique a *-t- ou *-d- et le grec -θ- issu de *-dh-. — Arm. *gari* « orge » a une forme encore plus différente. Cf. *hōrēdē*.

hōrīa, *-ae f.* (*hōrēia*, *ōria*) : barque de pêcheur. Diminutif *hōrīola*. Rare et archaïque (Plaute). Origine inconnue.

**hōrōrō* ; *hōrōrō* (*hōrōrō*, *hōrō*, arch.) ; *-āris*, *hōrōtūs sum*, *hōrōtāf* : proprement « faire vouloir », d'où « exhorter, encourager ». La forme normale *hōrōrō* n'est que le fréquentatif-intensif du simple *hōrōrō*, en-

core employé par Ennius, A. 432, *prandere iubet hōrōrō*, qui use peut-être aussi de la forme non syncopée *hōrōrōtūs*, A. 346 ; cf. CGL V 74, 16, *hōrōrōtūs* : *hōrōrōtūs*. *Hōrōrō* a éliminé *hōrōrō*, qui, par suite de l'amusement de l'h initial, risquait de se confondre avec *orōrō*, et aussi parce qu'une formation expressive convenait à l'idée exprimée par le verbe. *Hōrōrō*, à son tour, a été renforcé par des préverbes qui lui donnent une valeur « déterminée » : *ad*, *ex*, *co-hōrōrō*.

Dérivés : *hōrōtūs*, *-ūs* ; *hōrōtāf* ; *hōrōtātō*, *-trīx* ; *hōrōtāmētūs* ; *hōrōtāmētūm* ; *hōrōtātūs*.

Composés : *ad-hōrōrō* : se mettre à exhorter, ou adresser des exhortations à ; *cohortōtūs* : exhorter ensemble ; *dēhōrōrō* : dissuader par exhortation (cf. *dēprecōr*) ; *exhortōtō* : exhorter (fréquent, classique ; substitut emphatique de *hōrōrō*, dont le sens va s'affaiblissant) ; *hōrōrōtō* (Apul.), avec leurs dérivés, e. g. *exhortātō*, *-tor*, *-tōrīus*, *-tōtūs* (= *προπρεττός*, *παρορηττός* qui appartiennent à la langue écrite. Ancien, usuel. Non roman ; mais **conhortātē* est conservé en provençal et dans les langues hispaniques, M. L. 2147.

Le sens indique que *hōrōrō* est un causatif, comme *sōpōdō*, mais avec o bref, parce que la racine italique avait des formes à vocalisme e conservées en osco-ombrien. La racine joue, en effet, un grand rôle en osco-ombrien, où elle fournit le verbe signifiant « vouloir » : osq. *herēst* « uolet », ombr. *herēt* « uult », *herēst* « uolet », etc., avec participe *herētūs* « cōsultōs », et conjonction : *herēs* « uel ». Elle se retrouve sous des formes diverses, en germanique : v. h. a. *gerē* « désirer », *gerōn* « désirer », v. sax. *gern* « désirer de », etc. ; en grec : *χαρέω* (aor. *ἔχαρην*) « je me réjouis », *χαρᾶ*, *χαρᾶ* « grâce, joie », *χαρη* « ardeur belliqueuse » ; en indo-iranien : skr. *hāryatī* « il prend plaisir à ». Les formes diffèrent d'une langue à l'autre ; le latin ne concorde pas avec l'osco-ombrien dans le détail. Cf. *herētēs*.

hōrōnūs, *-a*, *-um* : de la saison, de l'année. Adjectif de la langue rurale. L'ablatif *hōrōnō* a été utilisé comme adverbe avec le sens de « cette année » ; cf. Lucil. 28, 23, *utrum anno an hōrōnō abstuleris a uiro?*

De *hōrōnō* a été dérivé *hōrōnītūs*, formé comme *annōtūs*, *sērōtūs*, *rumpōtūs*. *Hōrōnūs* et son dérivé ne semblent pas usités après Columelle. Ces vieilles formes isolées, qui ne se rattachaient à aucun substantif existant dans la langue, ont été remplacées dans les langues romanes par des dérivés de *annūs*, dont la formation et le sens apparaissent immédiatement ; cf. *hōcannō*.

Composé dont le premier terme est le même que celui de *hōrētēs* et dont le second est un adjectif dérivé du nom de la « nouvelle saison », de l' « année qui recommence », non attesté autrement en latin : *got. jer*, av. *yrā* « année », pol. *jar* « printemps », gr. *Ὥρα* « année » et *Ὥρα* « saison » (surtout « printemps »). Le mot rappelle v. h. a. *hiuru* (de **hiuariū*) « cette année », all. *heuer*. — Le -y- initial de ce mot, se trouvant en position intervocalique dans le composé, s'est amputé en latin (**hō-yor* > **hōr-*). Pour le suffixe *-no-*, cf. *uernus*, *hōdiernus*, etc.

hōrētēs, *-ēs*, *-ul*, *-ērē* : se dresser (en parlant des poils du corps) : *in corpore pili*, *u arista inspica hōrētēs*, *hōrētēs*, Varr., L. L. 6, 45 (avec rapprochement de *hōrētēs*

et *hordeum* par étymologie populaire?); être hérisse; frissonner [d'effroi], souvent joint à *tremo*. Avec un complément, « frissonner devant quelque chose, à la pensée de, avoir horreur de » (cf. φόβος); de là *horrendus* « qui fait frissonner ». Du sens de « être hérisse », on passe au sens (rare) de « être effroyable », Col. 1, 4, 9, *quædam loca frigoribus hiemis intolerabiliter horrent*. Ancien, usuel. Non roman.

Verbe expressif; de là le grand nombre de dérivés.

Dérivés et composés : *horror* m. : hérissement, frisson, horreur, M. L. 4190; *horridus* : hérisse; de là « à l'aspect sauvage, horrible », M. L. 4188 et 4187, **horridor*; *horridulus* (familier, Plt.); *horresco*, -is : avoir le poil qui dresse, se hérisser, frissonner, M. L. 4185; *horribilis* : horrible; *horrentia*, -ae (Tert.); *horriter*; *horribilis*, -ficiō, -ficiabilis (tous poétiques); *horricomis* (= ὄφελος, Apul.); *horripilō*, -as, cf. gr. ὄφετριχω (de **horri* πιλον, non attesté, semble-t-il), M. L. 4189; *horripilatiō*, mots de la langue ecclésiastique (avec des graphies *obri*, *obri*, *orri*, d'après *obrepere?*); *horrisonus* (poétique); *abhorreō*: s'écartier avec horreur de; avoir horreur de; et par affaiblissement « être étranger ou opposé à, en contradiction avec ». Jusqu'à Suétone, le verbe est construit avec *ab*, mais, à partir de cet auteur, on le rencontre avec l'accusatif : *abhorreō alqm*, ou *alqd*, ce qui devient la construction régulière. En bas latin apparait *abhorrescō*, qui est demeuré dans les langues romanes, M. L. 23; *cohorrescō* (Cic.); *exhorreō* (rare, Col., Juv.); *exhorrescō* (classique, usuel); *inhorrescō*; *perhorreō* (rare, tardif); *perhorrescō*; *perhorridus* (T.-L.); *subhorridus* (Cic., Sest. 9, 21).

Pas d'étymologie sûre. Toutefois, on est tenté de rapprocher arm. *garšim* « j'ai horreur de » et skr. ग्हरुः « excité », *हर्षते* « il a une horripilation de joie ». Cf. peut-être le groupe de (*h*)*er*, *hirtus* et *hordeum*.

horreum, -i n. (*horreus*, bas latin; *horrea*, Calid. ap. Non. 208, 27) : grenier, grange; *h publicum* « grenier public »; par suite « magasin, entrepôt, garde-meuble ». La gloss de Festus, *horreum antiqui farreum dicebant a farre*, P. F. 91, 6, semble être une invention de grammairien pour expliquer *horreum*. Ancien, usuel. M. L. 4180.

Dérivés : *horreolum* n. (Val. Max.); *horrearius* m. : gardien des greniers de l'État (époque impériale); *horreaticus* : concernant les greniers (Dig.).

Pas d'étymologie.

hōrsum adv. : de ce côté-ci. Archaique (Plt. et Tér., de *hōrsum*). V. *seorsum*.

V. *hic*.

hortor : v. *horror*.

hortus, -i m. (*ortus*) : enclos, propriété close de murs (cf. la citation de Pline 19, 50, s. u. *hērēs*, et le sens du composé *cohors*), puis « jardin ». Quelquefois, d'après le gr. χήρος, désigne le *puendūm* mulier. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 4194; peut-être got. *aurigards*; angl. *orchard*.

Dérivés et composés : *hortulus* m., d'où *hortulō*, -ōnis; *hortiliō*, CGL V 601, 35; **hortilia*, M. L. 4193; *hortellus*; *horticellus*; *hortulnus*; *hortulās* (Pa-

Apul.); *hortēnsis*, M. L. 4192, et *hortēnsius* (Pline); *horticola*; *hortinus*; *hortua*, -ōrum n. pl., tardif; d'après *pascua?*; *hortāriū* f. : piment (Apic.), avec influence de *hortor?* Pour les noms propres *Hortēnsius* et *Hortalus*, osq. *Hūrtiis*, *Hurtentius*, v. Schulze, *Lat. Eigen.*, p. 176 sqq. V. aussi *cohors*.

Hortus seul est conservé d'une façon générale dans les langues romanes; les dérivés ne survivent que dans des dialectes isolés en français, *hortus*, entre autres, a été concurrencé par le mot germanique, v. *sax. gardo*, etc. (peut-être étymologiquement apparenté à *hortus*), dont le dérivé fr. *jardin* a été emprunté par l'italien, l'espagnol et le portugais. V. B. W. s. u.

Cf. osq. *hūrz*, *hūrtūm* « enclos sacré » (dans la dédicace d'Agnone); cf. χόρτος « enceinte (de cœur, de bergerie) »; peut-être irl. *gort* « champ », *lub-gort* « jardin ». Lat. *co-hors* repose sans doute sur **co-hortis*, de **ghṝt-* gall. *garth* « jardin », bret. *garz* « haie » supposent **ghṝt-*. Comme une racine **ghert-* est impossible en indo-européen, on est amené à rapprocher la racine de skr. *hṝtā* « il prend » (intensif *jārthati*) et de gr. χέρι « main », arm. *jern* et alb. *dore* (même sens), v. aussi gr. ἔχειν « maniable ». Le sens d'osque *heri* ad est contesté : *uelit* non *capiat* d'après Vetter, *Hdb.*, n. 4. Le latin lui-même a *hara* « étable pour animaux » (v. ce mot). Lat. *hortus* serait donc un mot du type de gr. φόρος « fardeau ». On en pourrait rapprocher le groupe germanique de v. isl. *gardr*, v. h. a. *gard* « enclos » en supposant une accentuation **ghortō*. Mais, à côté de *garth* « enclos », le gallois a, au même sens, *gardol* (v. Rev. celt., 43, 212), et le Baltique a lit *žardis* « enclos où l'on garde les chevaux », v. pruss. *sardis* « Zaun » qui indiquent une forme à élargissement *d* ou *dh*. Le v. sl. *gradū* « enclos, ville » a chance d'être emprunté en germanique; car **garda-* s'est largement étendu. Cf. aussi tokharien *B kerccye* « palais royal ». Le vocalisme de hitt. *gurta* « citadelle » fait difficulté.

(h)osa, -ae f. : jambière; pantalon (Isid. 19, 34, 9). Mot germanique; v. Sofer, p. 138. M. L. 4195; B. W. *houseau*.

hospes, -itīs c. (Accius écrit, Erig. 51, *hospitem depositam interemus*; mais, comme pour *sospes*, *antistes*, *sacerdos*, la langue a créé un féminin en *-ita*, qui apparaît déjà dans Plt., Mi. 495; d'après ce féminin analogique et le nominatif pluriel *hospita*, par exemple Ae. 3, 377, régulier, puisque les seconds termes de composés sont des thèmes consonantiques, il a été refait secondairement un adjectif *hospitus*; cf. Vg., Ae. 6, 93, *hospita coniux* « une épouse étrangère »; hôte, c'est-à-dire celui qui reçoit l'étranger, *hostis* (cl. *hospitum*, *hospitūs*), aussi en raison sans doute de la réciprocité des devoirs d'hospitalité : hôte reçu, étranger = ξένος Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4197. Celtique : gall. *syphd* (de *hospitem*).

Dérivés et composés : *hospitūm* n. : hospitalité, relations d'hospitalité; logement réservé à un hôte, chambre de passage, M. L. 4200; *hospitolum* (Dig.); *hospitālis* : hospitalier (= ξένος, ξένωσις), concernant les hôtes, d'où *hospitālia*, -um n. : chambre d'hôte, M. L. 4198, **hospitāle*; *hospitāliūs*; *hospitāriūs*; *hospitor*, -āris : recevoir l'hospitalité, ξένωσις (*hospitū* dans Aug., M. L. 4199), et *adhospitū*; *hospitū*

(*idēlum* (Dig.); *hospitātor* (Apul.); *hospitūus* (bas latin); *hospitolum*. *cohospes*; *inhospes*, usité seulement au féminin singulier et au neutre pluriel *inhospita* (époque impériale) = ξένωσις; *inhospitālis*; *inhospitāliūs* (Cic., Tusc. 4, 11, 25) = ξένωσις; *hospitīcida* = ξένωστρος (Gloss. Philox.).

Hospes est un thème consonantique : ablatif singulier *hospitē*, génitif pluriel *hospitūm*. Le mot exprime le sens anciennement exprimé par *hostis* (v. ce mot), et l'on est tenté de croire que c'est un composé dont le premier terme serait *hosti-*; mais l'amusissement de *i* serait surprenant. Quant au second terme, on ne peut faire à ce sujet que des hypothèses. Par *com-pos* en face de *potis* (v. ce mot), on sait que, au second terme de composé, le thème est **pot-*; et l'on voit par *eques* en face de gr. ἵππος que la forme en *e*, **pet-*, serait phonétiquement plus explicable que la forme en *e*, **pet-*, serait phonétiquement plus explicable que la forme en *e*, **pet-*, mais le sens n'est pas clair (v. Benveniste, *World*, 10 (1954), p. 262). On pourrait penser à un nom verbal en face de *petō*. Donc, comme pour *sospes*, l'étymologie n'est pas évidente.

Le pélignien a une forme, sans doute hypocoristique, *hospus*.

hostis (accusatif *hostiam*, dans P. F. 74, 9, sans doute dialectal; *ostia*, *Inscr.*), -is f. : victime offerte aux dieux comme offrande expiatoire pour apaiser leur courroux, par opposition à *victima*, victime offerte en remerciement de faveurs reçues; cf. T.-L. 22, 1, 15, *ea prodigia partim maioribus hostiis partim locutentibus procurarentur*; puis « victime » en général, et confondu avec *victima*; cf. (*Galli*) *humanis hostiis aras ac templa funerant*, Cic., Font. 10, 21, et *Galli pro uictimis homines immolant*, Cés., B. G. 6, 16, 2. Ancien, usuel. M. L. 9671?

Dérivés et composés : *hostiola* (Gloss.); *hostiātus* (joint à *candidatūs* dans Plt., Ru. 270); *hostiātīcīs* : *aruspīcīs* (Gloss., d'après *extispīcīs*).

Étymologie discutée. Sans doute faut-il rapprocher *hostis* de *hostis* « aquaure » (que l'on fait dériver de *hostis*), *redhostire* « referre grātiām »; cf. Festus 334, 9, *redhostire* : *referre grātiām* (ici, une série d'exemples dont le texte est altéré) ... *nam et hostis pro aquare posuerunt* (cf. id. 414, 37 sqq.). *Ennius in Cresphonte* (113) : *Audi[s] atque auditis hostimentum adiungit*; Plt., As. 377, *qui promitto, inquam, hostire contra ut merueris*; et 172, *pari datum hostimentum, opera pro pecunia*; et P. F. 91, 11, *hostimentum*; *beneficii pensatio*; Non. 3, 26, h. *acquamentum*; CGL V 209, 3, h. *dictum lapis quo pondus exaequatur*; *hostiā*: *aequata*, Gloss. Plac. V 25, 25; cf. peut-être encore *hostis* « récolte d'un olivier » (qu'on mesure dans un boisement à l'aide de l'instrument dit *hostorium* « lignum quo modius aequatur », CGL V 503, 36; 622, 6, et Prisc., GLK II 6, 24); *Hostiliā* « déesse qui veillait à ce que les épis formassent une surface égale ». Cf. E. Benveniste, *Dom et échange dans le vocab.* i.-e., An. Sociol., 1951, p. 12 sqq.

Sans doute l'abrév. de Festus explique-t-il *hostia...* *ad eo quod est hostire ferire*, P. F. 91, 9; et Nonius, 121, 14, à la glose *hostire est comprimere, caedere, dictum ab hostia*. *Pacuvius Teucro* (345) : *nisi co(h)erces | proteriūt atque hostio ferociam*. | *Hostire, offendere, laedere*. *Laeuui Erotopaenion lib. II* (1) : *nunc quod meum admissum nocens | hostit uoluntatem tuam*. Mais les

exemples cités sont obscurs; c'est ainsi que le texte de Pacuvius, invoqué par Nonius comme exemple du sens de « *comprimere, caedere* » est cité par Festus, p. 334, sous le lemme *redhostire* : *referre gratiam*. En tout cas, le sens de *hostire* « ferire » peut être secondaire et dater d'une époque où, le sens premier de *hostia* « compensation » ayant été oublié, le mot a été compris comme signifiant « victime, animal immolé »; cf. l'évolution du sens de *macare* et *immolare*. Mais on ne peut rien affirmer. *Hostia* est dérivé de *hostis* comme *victima* de *uincō* par Ov., F. 1, 335-336.

hostiō : v. *hostia*.

hostis (doublet dialectal *hostis* attribué aux antiqui par P. F. 74, 9 : *hostim pro hosti*), -is m. : étranger, hôte, cf. Varr., L. L. 5, 3, *hostis... tum eo uerbo dicebant peregrinum qui suis legibus utebatur, nunc dicunt eum quem tum dicebant perduellēm*; cf. Cic., Off. 1, 12, 37; P. F. 91, 7; Festus, 414, 37 sqq., *status dies* *cum hoste* *uocatur qui iudici causa est constitutus cum peregrino; eius enim generis ab antiquis hostes appellabantur quod erant pari iure cum populo Romano, atque hostire ponebatur pro aequare; sens conservé dans la loi des XII Tables, aduersus hostem aeterna auctoritas esto*; le mot s'est spécialisé dans le sens de « ennemi public », aux dépens de *perduellēm*, par opposition à *inimicus* « ennemi privé »; cf. Cic., Imp. Pomp. 10, 28, qui (*Pompeius*) *saepius cum hoste conflixit quam quisquam cum inimico concräuit*. Pour le passage du sens de « étranger » à « ennemi », cf. Rac., Athal. V 6, *L'étranger est en fuite et le Juif est soumis*; Béranger, *Ma dern. chans.*, *L'étranger envahit la France | Et je maudis tous mes succès*. A l'époque impériale et en poésie, *hostis* prend le sens de « ennemi » en général, de même que *inimicus* s'emploie pour *hostis*; cf. Vg., Ae. 11, 83-84, *indusque iubet trunco*; *HOSTILIBUS armis | ipsos ferre duces INIMICAQUE nomina figi*.

Dérivés : *hosticus* (archaïque et postclassique, ni dans Cic. ni dans Cés.); peut-être formé d'après *ciutus*; *hosticulus* (Not. Tir.); *hostilis* (comme *ciutus*); *hostiliātūs* (Tert.); composés : *hosticapas* « hostium capor », P. F. 91, 15; *hosticida* (Gloss.); *hostifer* (poétique et bas latin); *hostificus* (archaïque et poétique, formé d'après *gaudificus*).

Hostis, usité de tout temps, a survécu dans toutes les langues romanes, cf. M. L. 4201; il a passé en partie au genre féminin, sous l'influence de sa terminaison en *-is*, et il a pris le sens d'un collectif : cf. v. fr. *ost*, le sens de « ennemi » étant rendu par *inamicus* (*inamicus*), M. L. 4435. Cf. Greg. M., Ep. 2, 32 : *si huci perrezerit ipsa hostis*.

Le mot ne se retrouve ailleurs qu'avec le sens de « hôte » : *gostis*, v. isl. *run*, *-gastiR* et v. sl. *gostī*. Comme le sens de « hôte » a été pris en latin par *hospes* (v. ce mot), on a été conduit à employer *hostis* en insistant sur la notion de « étranger », d'où est sortie la notion de « ennemi » dans des conditions dont le détail précis n'est pas attesté, mais qui rappellent l'évolution analogue qu'on observe dans *ciutus*. Cf. Plt., Tri. 102, *hostis an ciutus comedis, parui pendere*. V. Benveniste, art. cité, sous *hostia*.

hostus (gén. *-ūs?*) m. : produit de la récolte d'un olivier.

Cf. Caton, Agr. 6, 2, *si in loco crasso aut caldo seueris, hostus nequam erit et ferundo arbor peribit*; et Varro le déflnit exactement, R. R. 1, 24, 3, *hostum uocant quod ex uno facto olei reficitur. Factum dicunt quod uno tempore conficiunt, quod alii CLX aiuia esse modiorum, alii ita minus magnum, ut ad CXX descendat, exinde ut uas a' olearia quot et quanta habeant, quibus conficiunt illud*. Dans Varro, le mot désignerait plutôt le « produit d'un pressurage », d'où l'explication par *haurire, *hōrire « épouser »*. Mais ce peut être un sens et une étymologie populaire. S'y rattache sans doute *hostōrium* cf. *hostia*.

hūe : v. *hic*.

hui : exclamation d'étonnement ou d'admiration. Langue familière.

hūmānus : v. *homō*.

humēō : v. *umeō*.

humerus : v. *umerus*.

humilis : v. *humus*.

(h)umor, (h)umidus : v. *umor*.

humus, -I f. (comme les autres noms de la terre, *telus, terra*; par réaction du genre sur la forme, ablatif *humū* dans Varro cité par Non. 488, 5 sqq., génitif *humūs* dans les inscriptions; inversement, quelques traces du genre masculin dans Laevius et T. Gracchus): terre (en tant que partie basse); sol; locatif *humī* « par terre, sur le sol »; cf. Varr., L. L. 5, 23, *terra, ut putant, eadem et humus; ideo Ennius (Sc. 411 V.) in terram cadentis dicere « cubitis pinsibant humum », et quod terra sit humus, ideo es humatus mortuus, qui terra obrutus... et dicitur humilior qui ad terram demissior, infimus humilimus, quod in mundo infimus humus*. Souvent mis en rapport par l'étymologie populaire avec (h)umidus. Pas de pluriel.

Dérivés et composés : *humilis* « qui reste à terre, qui ne s'élève pas de terre », et au sens moral « humble, bas », etc.; *humiliter, -ūs, -ūtula, -ūtūdō* (Gloss.); *perhumilis, thelohumilis* (très tardifs); et à basse époque *humiliō* (*humilis*, cf. *leūare/leūis*, etc.), *humiliatiō* et *humiliōtō, -ās = ταπτών* (cf. *nōbilis*, *nōbiliō*), *humilitatiō* (Gloss.); *humilisō* (Tert.), tous termes fréquents dans la langue de l'Église; *humō, -ās* « entrer » (les morts), d'où *humātō, -or* (rare), *-tus, -ūs m.*; *inhumātūs* « non enterré », sens classique : ce n'est qu'à partir de Pline qu'on voit apparaître *inhumātūs* avec *in-* local, « mettre en terre, inhumer », d'où *inhumātō : pollinctō* (Gloss.); *circum-, ob-humō*. Il est à noter que les Latins n'ont jamais eu **terrāre, *interrāre* dans ce sens. Cf. aussi *homō*.

Humus se rencontre à toutes les époques. Mais le mot courant est *terra*, qui l'a supplanté dans les langues romanes; les représentants de *humilis* sont de la langue savante; cf. M. L. 4235. Le celtique a : irl. *uim, humal*; le britt. *uyll, uyllod*.

Des deux noms indo-européens de la « terre » qui figurent en grec, le latin n'a pas conservé celui qui répond à gr. *ἐρή* et à all. *erde*. L'autre, *χόνη, χαυά*, a pour correspondant le mot dérivé *humus*, qui, dès la date la plus ancienne, tend en italo-celtique à être remplacé par le groupe de *terra*. Ce nom avait à l'initiale

une forme alternante, à groupe de consonnes dans *kṣd̄h*, locatif *kṣd̄mi*, génitif *jmd̄b* (et *gmd̄b*), gr. *χόνη*, v. irl. *dú* (génitif *don*), v. Rev. celt., 40, 437, à consonne *zəmō*, locatif *zemi*. Le hittite a *tegan*, génitif *dagns*, loc. *dagan* issu de **g(h)eθhōm-*, le *tokh*. A *ikam* (B. kan) Pedersen, *Groupement*, 41 sqq., et aussi Kretschmer, Glotta, 20, 65. Au lieu du nom racine, il y a des dérivés, en -ā : gr. *χαυάτēs* et *χαυάd* (avec le composé *χεωχαυάd* « nouveau, étrange »), en -y- suivi de voyelle longue dans v. sl. *zemija* et lit. *zēmē*, en -o- dans lat. *humus*. Malgré la forme en -o-, lat. *humus* a gardé le genre féminin en général; le locatif *humī* peut appartenir au type consonantique : cf. *Karthāgīni* et l'adverbe *au* et M. Niedermann se demande si le nominatif *humus* n'en serait pas tiré.

Lat. *humilis* rappelle gr. *χθαυάλος* et *χαυράλος* (de dérivé en -ā-) pour les suffixes. En tenant compte du sens de ces mots et de lit. *zēmās* « bas », *zēmīn* « en bas », *zēmā* « sous », v. pruss. *semmai* « en bas », on admettrait un radical **hom-* « terre » pour expliquer l'adverbe osco-ombrien attesté par ombr. *hondra, hutra* (et *huntrus?*) « *infrā* », *hondomu* « *inflīmō* », osq. *hutruis* « *infērīs* »; il s'agirait, comme dans *infrā*, d'un mot artificiel, créé pour des raisons religieuses; en osque, le mot figure dans la table d'exécration de Vibia.

V. le dérivé *homō*.

Le traitement de l'*o* radical n'est pas clair; cf. le cas de *umerus* (et de *hūmānus*).

hybrida (*ibrida*; *hybris*, *ibris* dans Dracontius), -ās m. : *hybrid-*, bâtarde, de sang mélangé. Se dit des animaux et des hommes. Sert de cognomen, notamment à Q. Varius de Sucro, *propter obscūrum ius ciuitatis* (Val. Max. 8, 6, 4). Terme technique de couleur populaire; peut-être demeuré en celtique : britt. *efrydd* « estropié »? A rapprocher sans doute des gloses : *iber, ἡμένος* et *inbrum, ἡμένον*, *πρόβατον*, cf. Plin. 8, 199, (*musimonum*)... *e generi et ouibus natos prisci imbrus* (si, toutefois, il ne faut pas lire *umbros*, v. *umber*) *uauerant*.

La graphie *hybrida* est celle des meilleurs manuscrits d'Horace et de Valère Maxime et se retrouve dans les inscriptions (CIL IX 4013); elle a sans doute été influencée par un faux rapprochement littéraire avec θέρις, θέρια; tōs d'emploi rare, souvent très tardifs et créés à l'imitation des composés de *χειρα* et évités (sauf *adiacēre*) par Cicéron et César. Quintilien emploie *circumacentia, -iūm* pour désigner le « contexte »; Rufin *subiencia, -ās* pour traduire τὸ θώκεσθοι; Boèce *iacēre* pour τὸ θεῖσθαι « la situation », etc.; cf. Thes. VII 1, 31, 37 sqq. — V. le suivant.

iacētō, -is, -īētē, iactūm, iacētum, iacēre : jeter, lancer. Usité de tout temps.

Formes nominales, dérivés et composés : un second terme -*iez, -icis* des composés : 1^o *ob(i)ez, ὅbīcīs* « ce qui est jeté en avant, digue, obstacle; barre de porte, barrières ». Le nominatif singulier est à peu près inutile; *obex* est refait sur *obīcīs*; Virgile et Ovide scandent *obīcē* comme un dactyle; Silius, 4, 24, *ōbīcēs*, par réaction de l'orthographe sur la quantité.

2^o *subīcēs* f. cité par Fest. 394, 33 (cf. Gell. 4, 17), *subīces Ennius in Achille pro subiectis posuit cum dixit nubes* [2] : « *Per ego demum subīces umidas; unde (inde codd.) oritur sonitu saeuo (et) spirītu* »; proprement « ce qui s'étend en dessous ».

iactūs, -ūs m. : jet, lancement, M. L. 4569; en particulier « fait de lancer par dessus bord », *iactūm merūm facere leuandae nauis causa*, Dig. 14, 2, 1 sqq., sens qu'on retrouve dans *iactūra, -ae* (cf. Cic., Off. 3, 23, 89), qui en est venu à signifier « perte, dommage ». Ni **iactā*, **iactor* n'existent dans le simple. De *iactūra* : *iactūrō, -āris* (Ital.), *iactūrātūs* « qui frequenter patitur iactūram » (Gloss.).

iaculus : de jet; substantivé dans diverses acceptations techniques : *iaculus* (scil. *fūnis, laqueus*) : lasso; *iaculus*

laeca, -ae f. : mangeoire, crèche (Vég., Mulom. 1, 56, 5). Mot populaire, attesté par ce seul exemple et conservé dans les parlers sardes; cf. M. L. 4561 a. L'explication par *iac(c)ulūm* est invraisemblable.

iaceō, -ēs, -ūl, -ērē : « être dans l'état de quelqu'un ou de quelque chose de jeté », « être gisant (enterré), être étendu » et « être abattu », sens physique et moral (opposé à *stāre*). Le verbe, marquant l'état, est surtout employé aux temps de l'infectum; le parfait a uniquement la valeur de passé. Pas de supin; l'adjectif *iactūrūs* est rare et récent. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4562; B. W. *gisant*.

Ni substantifs, ni adjectifs dérivés, sauf un *iacentīuus* de la Lex Burg.; toutefois, certaines formes romaines supposent **iacile*, **iacītē*, **iacūm* « lit », cf. M. L. 4564, 4565, 4566, et un dérivé **iaciērē* « être couché », M. L. 4563.

Composés : *ad-iaceō* (= *ταρχέμεια*), cf. M. L. 169 et 168, *adiacēns, adiacēntia* (Aug.), substantif sans doute du nomatif pluriel *adiacentia, -iūm* « régions voisines » qu'on trouve dans Tacite et Pline (v. B. W. sous *āsīance*, *circum, con, dē, inter, ob, praē, re, sub-iaceō*, tous d'emploi rare, souvent très tardifs et créés à l'imitation des composés de *χειρα* et évités (sauf *adiacēre*) par Cicéron et César. Quintilien emploie *circumacentia, -iūm* pour désigner le « contexte »; Rufin *subiencia, -ās* pour traduire τὸ θώκεσθοι; Boèce *iacēre* pour τὸ θεῖσθαι « la situation », etc.; cf. Thes. VII 1, 31, 37 sqq. — V. le suivant.

iacētō, -is, -īētē, iactūm, iacētum, iacēre : jeter, lancer. Usité de tout temps.

Formes nominales, dérivés et composés : un second terme -*iez, -icis* des composés : 1^o *ob(i)ez, ὅbīcīs* « ce qui est jeté en avant, digue, obstacle; barre de porte, barrières ». Le nominatif singulier est à peu près inutile; *obex* est refait sur *obīcīs*; Virgile et Ovide scandent *obīcē* comme un dactyle; Silius, 4, 24, *ōbīcēs*, par réaction de l'orthographe sur la quantité.

2^o *subīcēs* f. cité par Fest. 394, 33 (cf. Gell. 4, 17), *subīces Ennius in Achille pro subiectis posuit cum dixit nubes* [2] : « *Per ego demum subīces umidas; unde (inde codd.) oritur sonitu saeuo (et) spirītu* »; proprement « ce qui s'étend en dessous ».

iactūs, -ūs m. : jet, lancement, M. L. 4569; en particulier « fait de lancer par dessus bord », *iactūm merūm facere leuandae nauis causa*, Dig. 14, 2, 1 sqq., sens qu'on retrouve dans *iactūra, -ae* (cf. Cic., Off. 3, 23, 89), qui en est venu à signifier « perte, dommage ». Ni **iactā*, **iactor* n'existent dans le simple. De *iactūra* : *iactūrō, -āris* (Ital.), *iactūrātūs* « qui frequenter patitur iactūram » (Gloss.).

iaculus : de jet; substantivé dans diverses acceptations techniques : *iaculus* (scil. *fūnis, laqueus*) : lasso; *iaculus*

(serpēns) : sorte de serpent qui se jette sur sa proie; *iaculum (rēte)* : épervier (d'où *rēteiaclārī* (Fronton); *iaculum (tēlūm)* : javelot, M. L. 4570. Dénominatif : *iaculōr, -āris* (*iaculō*) « lancer, darder, frapper d'un trait », et au figuré « lancer des paroles, etc. », avec ses nombreux dérivés; *iaculōr* (-lō).

Fréquentatifs de *iaciō* : *iaciō, -ās* : lancer souvent ou avec force; et par suite : 1^o agiter (sens physique et moral); 2^o mettre en avant (sens moral), *sē* *iactārē, iactārē genūs, nōmen* « jeter sans cesse en avant » et « vanter »; cf. *iactāor, iactātō* et *iactātia* (ce dernier usité seulement sous l'Empire et au sens figuré). Adjectifs : *iactābūndus* (à partir d'Aulu-Gelle), *iactābūndis* (Greg. Naz.), *iactānticulus* (tardif). *Iactārē* (iectārē; cf. M. L. *Einf.* 3, p. 158), qui, à basse époque, s'emploie comme synonyme de *iaciō* (il traduit βάλλει dans les textes chrétiens), a seul subsisté et a remplacé *iacēre* dans les langues romanes, M. L. 4568. Panroman, sauf roumain; *iactūtō, -ās* (T.-L. *Plit.*) : même sens que *iactō* et mêmes dérivés tardifs.

Iaciō a fourni de nombreux composés en -*iaciō* : *abiōtō, adiacō, circumiciō, co(n)iciō, dēiciō, dissiciō, ēiciō, etc.*, dont le préverbé, quand il se termine par une voyelle *co-*, *dē-*, *ē-*, *prō-*, *rē-*, est tantôt scandé long, quelle que soit la quantité de sa voyelle : *coīciō, dēīciō, ēīciō, prōiō, rēiō* (c'est-à-dire *co-i-iciō, dē-i-iciō*), tantôt se contractant avec l'i qui le suit : *īciō, rēiō*, cf. *retī, et iē, ēi; ei(i)us* dissyllabe et *ētūs*. Quand le préverbé se termine par une consonne : *ab-, ad-, etc.*, il est généralement scandé long; mais il y a des traces de scansion brève; et *amicō*, dont la parenté avec *iaciō* n'était plus sensible, a toujours la première syllabe brève. L'état de choses est ici complexe et obscur et ne semble pas pouvoir s'expliquer uniquement par la phonétique; les composés à préverbé « vocalique » ont dû exercer une action analogique sur les autres; de même aussi les formes de parfait, du type *ab-iētō*, dans lesquelles le préverbé était long « par position ». La graphie a dû aussi jouer un rôle. Il est possible qu'à l'origine *abīciō* se lisait et se prononçait *abīciō*, avec un groupe -*ii* noté par un seul i; à cause de l'aversion des Latins pour les groupes *ii* et *uu* (cf. *iūenta = iūuenta*, *oinuorsei = oinuuersei*, etc.; v. M. Niedermann, Mélanges F. de Saussure, en particulier, p. 61 et 63, n. 1). Une confirmation indirecte de ce fait se trouve dans des graphies comme *deīciōt* (présent) du Mediceus et du Romanus dans Vg., G. I 133, etc. (cf. Havet, *Manuel*, § 920), qui sont exactement comparables aux graphies du type *seruos, uolt*, etc. Mais la graphie par un seul i dissimilait l'allongement « par position » du préverbé et a amené les scensions du type *ābīciō, ādīciō*, qui semblent, du reste, postérieures à *ābīciō, ādīciō*, cf. Thes. s. u. V., entre autres, Mather, *Harv. Stud.* 6, 84-